



OÏCOMA,

OU

LA JEUNE VOYAGEUSE.

OÏCOMA,

OU

LA JEUNE VOYAGEUSE;

Par l'Auteur d'Armand et Angéla, et de Narcisse ou le Chateau d'Arabit.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez Léopold COLLIN, Libraire, rue Gilles-Cœur, nº 4.

1808.



OÏCOMA,

OU

LA JEUNE VOYAGEUSE.

CHAPITRE XVII.

Fête de la Rosière.

En esquissant d'imposans tableaux, en retraçant d'antiques souvenirs, en méditant sur des ruines abandonnées, consolons ma pensée attristée en la reportant vers des siècles d'innocence et de paix. Combien il est glorieux, pour la contrée que je parcours, d'avoir été la première où l'on ait décerné des prix à la vertu ! Cette fête touchante, en s'éloignant du berceau de son institution, s'est altérée;

elle a perdu cette fleur de réserve qui en faisait l'unique charme ; les couronnes prodiguées sans mesure et distribuées sans choix, ont cessé d'avoir la même influence sur les mœurs des habitans du hameau ; chaque village a eu sa Rosière : on a mis des Rosières sur le théâtre, dans les romans, dans les chansons; le peuple familiarisé avec cette idée, n'y a plus vu qu'un jour de divertissement accordé à son oisiveté, une récompense pécuniaire, objet de son envie, et l'espoir d'orner son chapeau des rubans qu'on distribue à cette solennité. En tout lieu on fonda des prix de bonnes gens, des prix de bonnes filles, des prix de jeunes garçons; et avec tous ces encouragemens donnés à la vertu, jamais les rustiques enfans du hameau ne furent plus corrompus.

Quelle différence de ce siècle à celui où le pontife de Noyon, après avoir institué cette première récompense pour l'innocence, eut le bonheur de poser lui-même le premier chapeau de roses sur la tête de sa soeur! Depuis ce jour, bien doux pour son cœur et bien glorieux pour Salancy, chaque année voyait se renouveler la même fête ; la jeune vierge, modeste et timide, sous la garde de ses compagnes revêtues, comme elle, des livrées de l'innocence, s'avançait lentement vers la grille du château ; son possesseur venait l'y recevoir, et la conduisait en triomphe jusqu'aux marches du sanctuaire ; là, sous les yeux de l'Eternel, et des mains de son ministre, elle recevait le prix accordé à sa sagesse. Le pasteur vénérable posait le chapeau de roses sur ce

front virginal qu'embellissait le coloris de la pudeur, lui passait au doigt un anneau bénit, gage plus durable que les fleurs passagères de l'approbation donnée à sa conduite, et lui faisait un court mais touchant éloge des charmes de la piété, du bonheur qu'elle répand sur la vie; ensuite l'autorité religieuse la remettait de nouveau sous la protection de l'autorité civile; le seigneur, dédaignant les avantages de la grandeur et du rang, n'était et ne devait être occupé ce jour-là que de la Rosière, objet de tous les hommages, reine de la fête; son empire était brillant, mais fugitif, comme toutes les choses de la vie, il ne devait durer que peu d'heures; accordé sans jalousie, possédé sans orgueil, quitté sans regret, ce trône champêtre restait vacant jusqu'à l'époque où un

nouveau choix devait y placer un nouvel objet des mêmes hommages : fête touchante, plus louée de nos jours que bien saisie, on vous a vû, accueillie par des philosophes philantropes, transplantée par eux des rives de Salancy aux bords qu'ils habitaient, subir les différentes altérations que leur orgueil dédaigneux de la simplicité des premiers siècles inventait pour vous déguiser : sous cette parure étrangère, votre naïve beauté a disparu; exilée des champs fortunés de la patrie, vous n'avez plus eu sur les cœurs ni pouvoir ni force. Ah! c'est le génie national lui-même qui s'est vengé du vol fait à son pays, et qui a voulu que la Picardie ait eu seule la gloire d'avoir donné naissance à une institution morale, religieuse et salutaire tout à la fois; cependant l'équitable vérité m'or-

donne de payer aussi un juste tribut d'éloges à un trait touchant qu'offrit une fête dans le même genre que celle de Salancy. Chaque année, les rives de l'Ourche voyait jadis couronné sur ses bords le jeune habitant de Neuilly (1) que l'opinion des anciens du hameau en jugeait le plus digne ; mais une de ces solennités si riantes fut troublée une fois par de tristes souvenirs. L'objet que toutes les voix nommaient, que tous les cœurs désignaient, périt peu de jours avant son triomphe. Cet événement funeste ne retarda point la distribution de la couronne ; ce hameau fut assez favorisé pour trouver un cœur vertueux qui méritât de succéder à celui que le ciel enlevait

(1) En Bourgogne.

à la terre : noble héritage que ne donnent ni le hasard de la naissance, ni le caprice d'une volonté souvent bizarre ! heureux qui vous obtient ! plus heureux encore celui qui en fait l'usage que je vais raconter ! Le moment choisi pour couronner la vertu est arrivé. Ambroise a déjà reçu la médaille, objet de la noble émulation de tous les compagnons de sa jeunesse ; des larmes coulent de ses yeux ; les spectateurs les attribuent à la joie d'un succès si glorieux : ah ! un autre motif les lui fait répandre ; Ambroise fend la foule de ses admirateurs, il quitte la pompe triomphale qui l'environne et s'éloigne.......... Où croyez-vous, ames sensibles, qu'il va déposer les marques flatteuses qu'il porte ? Sera-ce vers le toit champêtre où habite celle qui doit s'unir à son sort et qui

formait des vœux secrets pour son triomphe? Non, l'amour en cet instant n'occupe pas sa pensée. En fera-t-il hommage à la mère tendre qui forma son jeune cœur à la vertu, et qui lui apprit encore plus par son exemple que par ses leçons à la mériter? Non, la tendresse filiale a cédé son empire en ce jour à un autre sentiment. Voyez Ambroise suivi, sans le remarquer, de tout le hameau étonné; il s'avance lentement vers l'asile où dorment toutes les douleurs, où reposent les vertus, où viennent échouer toutes les espérances humaines. Quel motif peut l'amener dans un jour de bonheur au lieu funèbre? Ce rustique enfant de la nature voudrait-il suivre le conseil que donnait le législateur des Chinois aux conquérans? Au bout de ton char de triomphe, vois ton cer-

cueil. Non, les préceptes de Confucius et ses sages lois lui sont inconnus; une pensée fastueuse ne l'a point amené au champ du repos, son cœur seul l'y a conduit : je le vois aborder la tombe modeste où repose l'objet de ses regrets, la douleur sur le front, de pieuses larmes dans son œil affligé, à sa main un rameau orné des rubans dont il fut couronné; la médaille suspendue en offrande à ses branches verdoyantes, brille aux rayons du soleil; le vent qui ose à peine se jouer à travers le feuillage, semble respecter le calme imposant de la scène qui s'apprête : toute la nature est attentive. O toi! dit le jeune triomphateur d'une voix attendrie, toi mon guide et mon modèle dans la carrière de la vertu, je viens t'apporter le tribut si bien mérité, dont un trépas funeste t'a privé;

si je l'ai obtenu, ce n'est qu'aux liens de l'amitié qui nous unissait que je le dois; ne pouvant couronner George, on a couronné son ami, et cet ami vient te rendre la palme, tu la mérites mieux que lui. A cet aveu modeste, à cette action généreuse, tous les yeux laissèrent échapper des larmes; tous les cœurs applaudirent: et du sein même de la nuit éternelle, l'ombre du juste en fut consolée.

CHAPITRE XVIII.

Détails historiques sur le comté de Ponthieu et sur Abbeville sa Capitale.

JULES CÉSAR fut le premier conquérant de ce beau pays. Ses successeurs le conservèrent jusqu'au règne de Clodion, fils de Pharamond, qui s'en empara : ses fils se le partagèrent ; Mérové l'usurpa sur eux ; Childéric continua l'usurpation sur les héritiers de Clodion. Racagnaire ayant repris le Ponthieu sur Childéric, en fut privé par Clovis, qui le posséda. Après sa mort tragique et celle de ses fils, la province fut gouvernée par des comtes qui relevaient de la couronne de France. Les rois d'An-

gleterre l'ont possédé cent douze ans, suivant Polydore; on croit que le fameux Saladin, roi de Jérusalem, était né d'une mère chrétienne, qui avait pris elle-même naissance dans le comté de Ponthieu; mais l'historien ci-dessus nommé ne dit pas son nom, il cite seulement un trait de ce monarque qui annonce un grand fond de philosophie. Se sentant bien mal, il ordonna que le linceul qui servirait à l'ensevelir fût porté au haut d'une lance par un hérault qui crierait dans toute la ville que Saladin, maître de l'Asie, n'avait emporté de toutes les richesses qu'il avait acquises sur la terre, qu'un drap pour être enseveli; pensée effrayante et profonde pour les souverains, demi-dieux sur la terre!

L'origine d'Abbeville remonte cinquante-quatre ans avant la naissance

de Notre-Seigneur. Le père Ignace croit que ce fut à l'occasion de l'invasion des Romains que les habitans des pays conquis, épouvantés de la domination des vainqueurs de la terre, prirent le parti de s'éloigner de leurs habitations, et vinrent se réfugier dans un asile marécageux rempli de fossés, de bois et d'îles; ce lieu fut nommé refuge. La situation était bien choisie; car, du côté de l'océan ils étaient défendus par le flux et reflux de la mer sur laquelle on ne se hasardait pas alors à faire des voyages, la découverte de la boussole n'ayant pas encore eu lieu; mais les vivres ayant manqué à cette troupe courageuse et fière, il fallut bien réclamer l'indulgence d'un maître. César, brave et généreux, accueillit des ennemis malheureux, pardonna leur téméraire résistance, et les rendit,

comme les autres, tributaires de l'empire romain. Voilà les conjectures du père Ignace sur une origine qui se perd dans la nuit des temps : il émet son opinion comme la plus vraisemblable et non comme la seule véritable, donnant par cette réserve modeste une belle leçon au demi-savant qui se hâte de décider où l'homme vraiment instruit cherche, et qui affirme où celui-ci doute. Il paraît que la ville, objet de nos recherches, porta plusieurs noms avant celui sous lequel les modernes la connaissent. Du temps où florissait Saint Riquier, on la nomma Abbeville, ce n'était alors qu'un village dépendant de la ville aux cent fours, appartenant aux comtes de Ponthieu. Des personnes instruites croient que l'on prononce Abbeville par corruption, et que c'était Albe ville, c'est-à-dire

Ville blanche; d'autres se persuadent que c'est Ville d'Abbé; au reste, si le nom de la capitale du Ponthieu est difficile à expliquer, celui-ci ne l'est pas moins : le Ponthieu contenait autrefois une assez grande étendue de pays pour mériter le nom de province; il était environné du côté de l'orient, de l'Amiénois; au midi, de la Normandie, et en particulier du comté d'Eu et du duché d'Aumale; à l'occident, de la mer Océane qui regarde l'Angleterre; au septentrion, du comté de Boullenois et du pays d'Artois.

Abbeville fut jadis un lieu maritime; les navires de l'Océan lui apportaient le tribut de leurs hommages, et arrivaient au port de l'Etoile, au pied de la montagne où César avait placé son camp inaccessible, fortifié à la fois par l'art et la na-

ture, défendu par la terre et par l'humide élément. Le flux de la mer venait là autrefois : c'était pour empêcher les inondations qu'on avait fait à Bersacles un pont de fer qui a disparu sans qu'on ait jamais pu en retrouver aucune trace.

Les Belges s'établirent les premiers dans ce pays ; et suivant la chronique des comtes de Ponthieu, chapitre XIV, page 25, lorsqu'un roi de ces peuples nommé Ursus vint auprès de la rivière de Somme, ne trouvant que des bois et des rivières qu'il ne pouvait traverser, il fit construire avec des arbres des ponts, afin de faciliter son passage et celui de son armée ; que d'après cela cette étendue de pays n'ayant ni nom ni habitant, les Belges disaient, en en parlant, qu'ils allaient à Pontium, à cause des ponts que ce roi y avait

fait construire, duquel on a fait Ponthieu; d'autres croient qu'il vient de *ponte*, *mer*, comme une contrée environnée de la mer. Du reste, dans ces étymologies qui remontent à la nuit des temps, on ne peut donner que des conjectures peu sûres.

Le père Ignace, en vrai amateur d'antiquités, recherche quelle langue on parlait dans le Ponthieu dans les premiers temps de son origine : il pense qu'il devait y en avoir trois;

La grecque, comme la plus universelle alors;

La latine, comme celle des conquérans;

La gauloise, comme la langue maternelle.

Le comté d'Amiens fit à celui du Ponthieu l'inestimable présent de la foi chrétienne, et ce dernier a toujours conservé fidèlement ce pré-

cieux dépôt; on remarque même que depuis son origine jusqu'à nos jours il n'est né dans son sein aucun hérétique : il a produit des hommes célèbres dans les arts, des héros pour la guerre, des défenseurs pour la patrie, des saints à l'église, des bienfaiteurs pour les malheureux (1); mais à sa gloire, on ne vit jamais parmi ses enfans aucun schismatique ni aucun rebelle : sa capitale eut, comme toutes les villes, sa naissance, son accroissement, sa perfection. La sûreté l'a fait naître, la fertilité l'a fait croître, la sagesse l'a perfectionnée. Ses premiers maîtres eurent titre de comte; l'un d'eux, Hugues pre-

(1) Les fondateurs des colléges où il y avait le plus de bourses pour les indigens, étaient le cardinal Lemoine et Jean Chollet, tous deux de la Picardie.

mier, s'unit au sang royal de France.

Hugues Capet, en lui donnant en mariage Giselle sa fille, accorda aux états de Ponthieu de grands priviléges.

Abbeville est située dans une belle, large et fertile vallée, sous un climat tempéré, ayant à l'orient une belle campagne; au midi, le mont de Caubert (1); au septentrion, un bras de l'Océan qui lui apportait le tribut de leurs voiles; à l'occident, borné de petites collines qui offrent à l'œil un aspect varié; elle a le flux et reflux, elle est entourée de fortes murailles et excellentes fortifications; elle est environnée de plusieurs villes et de beaucoup de châteaux qui la défendaient dans les temps de guerre; sa température est douce, la terre y

(1) Ou tête chauve.

est fertile, bien cultivée; le peuple y est courageux, guerrier, craignant Dieu; les mœurs y sont pures, le sexe vertueux. La noblesse y était nombreuse et fort brave. Celle qui y existe encore, descend toute de ces braves chevaliers, appui et honneur de la monarchie, elle soutient dignement tout le poids difficile d'une gloire héréditaire, sans jamais s'être démentie. Abbeville a quatre portes principales, selon les quatre directions; la première, à l'orient, est la porte Saint-Gilles, par laquelle les rois et reines faisaient leur entree dans la ville; la seconde, à l'occident, est la porte du Bois, ainsi nommée d'un bois qui y était planté en 606, et arraché en 1557; la troisième, au midi, est la porte Mercadé; la quatrième, au septentrion, est la porte Doket; ensuite on voit une autre entrée, moins belle,

qu'on nomme *la Portelette*, ainsi nommée de sa petitesse; il n'y passe pas de charroi: il y a encore deux entrées et sorties par eau; le pont des prés pour aller et venir d'Amiens; le pont du château, pour aller et venir de Saint-Vallery. Les remparts sont beaux; ils ont une lieue de tour; leurs fossés sont profonds, garnis de plate-formes. Le faubourg de la Portelette est rempli de jolis jardins appartenant à des particuliers; le mail qui est sur les remparts, forme une belle promenade; la vue y est charmante; la perspective du mont Caubert, d'un côté élevant jusqu'aux cieux la cime de leurs fronts dépouillés; le clocher de l'église abandonnée de Saint-André; une petite rivière qui, en arrosant les bords de la prairie, forme une île délicieuse; des débris d'antiques

fortifications ornent le paysage de souvenirs historiques, tandis que de l'autre côté, la vue entraînée par le charme d'un doux attrait se porte vers les jardins paisibles de Willancourt, changés de maîtres depuis une époque orageuse. Le cœur se demande que sont devenues ces pieux cénobites, isolés au milieu du monde? où portent-ils le tribut de leurs vœux et de leurs pleurs? L'aspect de cette tranquille promenade inspire une rêverie vague dont on ne voudrait pas chercher à se rendre compte, dans la crainte de se distraire. Assis sur un banc solitaire, nous avons aimé à faire retentir les rives des chants harmonieux et mélancoliques des favoris d'Appollon; et leurs beaux vers se mêlant à la chute de la cascade, et aux derniers accens du rossignol, formaient à l'oreille enchantée le plus

doux des concerts. Ah! si je revois jamais Abbeville et ses beaux sites, je viendrai redemander à celui que je décris en ce moment, l'émotion touchante qu'il m'inspira aux premiers instans que je l'ai connue. La Somme traverse Abbeville par le milieu, et y entre par trois bras, par le pont des Prés, la Portelette, la tour de Maillefeu; et après s'être réunie, elle se rend dans la mer; voilà où elle disparaît. Après avoir commencé son origine à Fervaque, près Saint-Quentin, son cours est de plus de cinquante lieues; sa marche, tantôt rapide, impétueuse, entraîne tout avec elle; tantôt elle serpente doucement, et a un cours si tranquille qu'on la croirait endormie de plaisir sur les charmantes prairies qu'elle arrose. Mais si la nature est riante en Picardie, combien la bonté

de ses habitans est encore plus douce aux cœurs sensibles! Elle l'éprouva de son temps, cette courageuse amazone, l'héroïne de la France! J'ai rapporté, en parlant de Saint-Riquier, combien, dans ses malheurs, on eut de pitié pour elle! combien la généreuse compassion des religieux de l'abbaye versèrent sur ses maux de salutaires consolations! L'auteur de la Chronique de Ponthieu confirme ce fait, en disant que les dames de la plus grande distinction d'Abbeville, comme celles qui étaient nées dans un état plus obscur, venaient en bateau, sur la rivière de Somme, pour lui tenir compagnie dans les fers, soutenir son courage, ranimer son espérance, et s'édifier du spectacle touchant de sa piété; il ajoute même que Jeanne-d'Arc, qui avait bravé la mort dans les combats, qui résistait

fièrement aux humiliations de tout genre que les cruels ennemis de la gloire de la France lui faisaient supporter, sentait son cœur s'attendrir au souvenir de tant de soins généreux, de tant de preuves d'amitié, et qu'un jour, émue par la reconnaissance, elle s'écria : Ah! voici un bon peuple! Plût à Dieu que je fusse si heureuse lorsque je finirai mes jours, que je puisse être enterrée en ce pays! témoignage flatteur et non suspect, que la bouche naïve d'une vierge sans tache a proféré en faveur du peuple dont j'entreprends de faire connaître en détail tous les titres qu'il possède à l'estime, à l'admiration. Combien il m'est doux de le retracer ici!

Le même ouvrage que je viens déjà de citer rapporte encore que, pendant le règne de Charles VI, en 1403,

le seigneur Jean de Betencoûrt, gentilhomme de Picardie, près d'Amiens, conquit à ses dépens une partie des îles Fortunées ou Canaries; par sa valeur, il y obtint le titre de *roi*; c'est par erreur qu'on attribue cette découverte aux Portugais; et ce sont les Français qui, les premiers, plantèrent le drapeau de la foi dans les contrées étrangères dont la vaste étendue des mers nous séparait.

La Picardie fut le passage de beaucoup d'illustres voyageurs. J'ai décrit, en parlant d'Amiens, les augustes mariages qui se firent dans cette ville: à Boulogne, on en vit un non moins magnifique en 1309; ce fut celui d'Isabelle, fille du roi Philippe-le-Bel, avec Edouard, second roi d'Angleterre. Cette cérémonie fut embellie de la présence de quatre rois, de trois reines et de quatorze princes du sang royal.

Les quatre rois étaient Philippe, roi de France ; Louis Hutin, roi de Navarre ; Henri, roi d'Allemagne ; Charles, roi de Sicile. Les trois reines furent Marie de Brabant, reine de France ; celle douairière d'Angleterre, Marguerite de France ; et Marguerite de Bourgogne, reine de Navarre. Le peuple y fut si nombreux, l'ordre si mal gardé, la foule si extrême, que Hugues, comte de Soissons, y fut étouffé et y perdit ainsi la vie ; triste événement, augure trop certain d'un hymen qui devait être si funeste. Quelle différence de ce jour où l'heureux Edouard recevait les hommages de deux peuples réunis, et entendait retentir autour de lui des chants d'allégresse et des voeux d'amour ! Il fut renversé du trône héréditaire de ses pères, accablé du poids des fers, livré sans

défenseur à la merci de ses cruels ennemis; il ne reçut de leur barbare main qu'un insultant mépris, des honneurs inventés par la plus cruelle dérision (1). Ce maître d'une île puissante se vit refuser un peu d'eau chaude dans la rigueur d'un hiver cruel, et n'eut d'autres douceurs que de se procurer, par l'abondance de ses larmes, des secours que la haine

(1) L'infortuné Edouard, livré aux mains de ses ennemis, fut conduit de prison en prison jusqu'à celle qui vit terminer ses malheurs et sa vie dans un cruel supplice. Dans une de ces marches pénibles, ses ennemis le firent asseoir sur un monticule de terre fait par la nature en forme de siége, lui mirent sur la tête une couronne de foin, et lui dirent par dérision, dans leur langage : Set fort, ô king (marche, ô roi!)

lui refusait. O vicissitude des grandeurs humaines, chutes éclatantes, revers fameux! quelle leçon utile, mais peu écoutée, vous offrez de temps en temps aux ambitieux de la terre! Il semble qu'il n'existe pas de pays où l'on retrouve plus de souvenirs frappans de ces illustres victimes que celui que je parcours en ce moment. La jeune Marie Stuart y passa dans l'âge le plus tendre, pour venir trouver, en France, des soins presque maternels, une alliance glorieuse des grandeurs qui paraissaient si bien affermies; elle y repassa, à la fleur de son âge, pour aller chercher dans sa patrie une longue captivité, et pour voir tomber sous le fer des bourreaux une tête qui devait être ornée des trois couronnes de France, d'Angleterre et d'Ecosse.

Abbeville, d'après la description que

je viens d'en donner au lecteur, doit lui offrir l'idée d'une ville très-agréable. En effet, dans mes nombreuses courses, j'en ai peu vu d'aussi jolies : la nature y est riante, le sol fertile, les paysages variés. Elle était, à ce qu'on dit, plus belle avant la révolution : de nombreux édifices qui l'embellissaient ont disparu, à cause de leur destination pieuse qui devenait un crime dans les temps désastreux. Je ne les décrirai pas ici d'après les historiens qui en font mention, afin de ne pas réveiller des regrets inutiles. Une superbe promenade a été abattue aussi ; mais toutes les personnes riches d'Abbeville en sont dédommagées par de fort belles possessions dans les environs. En général, la société est nombreuse, les réunions d'hiver sont brillantes, l'habitant de ces belles contrées aime le plaisir, et

semble être formé pour lui. On y est bon, obligeant, on y accueille, avec une aisance aimable et une bienveillante cordialité, les étrangers; les arts y sont aimés, cultivés avec succès; les lettres y sont moins favorisées de la nature : il y a cependant généralement de l'instruction et de l'esprit. La Picardie, en produisant beaucoup de savans, de guerriers, d'artistes, s'est montrée avare de poètes; mais quand elle n'aurait à opposer aux provinces, ses rivales en ce genre, que les deux qu'elle a produits, leur nom dans la balance de la réputation serait d'un bien grand poids : nommer *Racine* et *Gresset*, n'est-ce pas rappeler le plus beau titre à la gloire. Elle a donné aussi à l'empire des lettres, des auteurs plus consultés que loués, plus utiles qu'agréables : le judicieux critique Dubos,

le laborieux Ducange, le savant Nollet, le modeste l'Haumont; l'historien du Japon, le père Charlevoix; l'auteur des antiquités de l'histoire gallicane, le père de Longueval, qui eut la pieuse modestie de consacrer plutôt à la gloire de son état qu'à celui de sa maison, des talens pour écrire l'histoire qu'il aurait pu employer à relever et à faire sortir de l'oubli les hauts faits de ses ancêtres, jadis célèbres dans les Annales de la Picardie, maintenant confondues dans la foule; le bel esprit Voiture, le physicien Rohault, le médecin Fernel, le chirurgien Lecat, beaucoup d'autres auteurs connus dont il serait trop long et inutile de retracer le souvenir dans cet ouvrage; étaient de la province que je parcours en cet instant. Beaucoup de voyageurs ont fixé leurs regards à Moulins sur le

tombeau du célèbre et malheureux duc de Montmorency, ont admiré ce monument de tendresse conjugale, élevé par les soins de l'Artémise de la France à la mémoire d'un époux chéri. Mais il y a bien peu de personnes qui sachent que ce chef-d'œuvre de l'art est dû au ciseau créateur d'un artiste d'Abbeville. Voilà plus de titres, je crois, qu'il n'était nécessaire de citer, pour prouver que jamais province ne fut plus favorisée de la nature que la Picardie, et n'eut plus de droit à l'estime, à la reconnaissance de la France dont elle a fait toujours la gloire, l'ornement, la sûreté par son attachement inviolable à ses souverain et à l'église.

La capitale du Ponthieu renferme des choses très-curieuses pour le voya-

geur instruit, les églises y sont fort belles et très-bien conservées, la collégiale de Saint-Wulphrant eût été peut-être la rivale de la cathédrale d'Amiens, si la révolution ne se fût pas opposée à son achèvement. Ce n'est pas sans une touchante émotion que j'ai vu aux deux côtés de l'autel, dans le sanctuaire, les statues en marbre blanc des apôtres saint Pierre et saint Paul; parce que je savais que le sculpteur avait donné à ces deux grands personnages de l'antiquité sainte les traits respectables de M. de Caumot, prieur de Valoire, et de M. de la Mothe, évêque d'Amiens; c'est surtout la dernière statue que j'ai fixée avec le plus d'attendrissement. Comme j'aimais à contempler les traits de ce vertueux prélat pour qui semblait avoir été composés les

deux vers que ma mémoire m'offrait en cet instant :

> Et qui des malheureux l'amour et le
> soutien,
> Pendant quatre-vingts ans fit tous les
> jours du bien.
> (FLORIAN, *Poëme de Ruth.*)

A ce souvenir précieux se joignait encore, pour fixer mes regards sur cette statue, l'intérêt que m'inspirait leur auteur dont on m'avait raconté les infortunes. Né dans une terre étrangère, au faîte des grandeurs et dans le sein de l'opulence, il écouta imprudemment une trop bouillante valeur : victime ensuite de la sévérité des lois sur le duel, il vint chercher dans une contrée hospitalière un asile obscur qui déroba sa tête au danger qui la menaçait dans sa patrie. Vivre et mourir dans l'exil, telle devait être sa destinée: heureusement qu'il trou-

va, dans une éducation brillante, des ressources contre le besoin, une arme contre l'ennui, un moyen d'arriver à la gloire, bien différent sans doute de celui que lui avait frayé la fortune, mais qui lui réussit, d'un guerrier destiné par la nature peut-être, et sûrement par la naissance, à faire un général intrépide, un héros célèbre: le malheur fit un habile statuaire; tant il est vrai que le génie ne reste jamais oisif. Le comte***, doué d'un grand caractère, eut le noble courage de laisser croire toute sa vie qu'il était né pour l'état qu'il professait; jamais l'orgueil du sang, les révoltes de l'amour-propre, les séductions si touchantes de l'amitié, l'amour paternel, rien ne lui fit trahir son secret: fier avec ceux qui croyaient, en accueillant le talent, faire grâce à l'artiste, on attribuait

à l'indépendance du caractère ce qui n'appartenait qu'à l'idée secrète de sa supériorité; courageux dans les privations, supportant, sans en paraître surpris, le cercle étroit dans lequel il était forcé de vivre après être sorti du séjour brillant de la cour de Marie-Thérèse; tel fut l'auteur des deux chefs-d'œuvre que j'ai vus dans Saint-Wulphrant. Je crois que le philosophe aimera encore mieux son caractère énergique et extraordinaire, que l'ami des arts ne donnera d'éloge à son talent. Je regrette de n'avoir pu voir que ses ouvrages; j'aurais desiré que le tombeau n'eût pas encore reçu sa victime, j'aurais examiné sur sa figure: *Si la main du Temps avait écrit d'étranges destinées*, comme s'ex- Sakespéar.

En sortant de la collégiale d'Ab.

beville, je tourne mes observations curieuses vers les manufactures célèbres qu'elle possède : les Moquettes fixent d'abord mon attention; rien de plus ingénieux que les procédés qu'on emploie pour faire ces tapis utiles, jolis et peu dispendieux, en comparaison de ceux de la Savonnerie et des Gobelins. Il y avait avant la révolution beaucoup plus de métiers en activité qu'actuellement; l'ordre, l'harmonie, l'intelligence règnent dans cet utile et vaste établissement. Le directeur, M. Hequet-Dorval, reçoit les voyageurs qui viennent visiter ses travaux, avec une obligeante politesse; il cède à leurs desirs curieux avec toute la complaisance imaginable, accueillit les observations qu'on lui fait, avoue même, avec modestie, qu'il en profite pour le perfectionnement des ouvrages qui

sortent de chez lui, et met enfin tout en usage pour ne laisser rien à desirer à personne.

Il est malheureux que l'usage de ces tapis de Moquette ne soient pas plus généralement adoptés par nos Crésus modernes : ils n'ont pas l'avantage, comme ceux de Turquie, de venir des contrées lointaines, ni, comme ceux des Gobelins, d'être fort chers ; mais, en se les procurant, on aurait la douce satisfaction d'empêcher une branche d'industrie de se perdre ; on procurerait à un peuple bon, sensible et laborieux, un ouvrage toujours en activité, qui le sauverait des horreurs de la misère et du danger de l'oisiveté ; on encouragerait le génie industrieux qui s'éteindra s'il n'a plus l'espoir de tirer parti de ses belles conceptions, et le goût blasé des favoris de la

fortune jouirait du plaisir de la variété.

En sortant des Moquettes, je traverse toute la ville et me rends à la manufacture royale des draps de Vanrobais : cet établissement magnifique est dû à la grandeur de Louis XIV et au génie actif des industrieux Hollandais. On retrouve l'empreinte du siècle qui le vit élever dans l'aspect majestueux qu'il offre : un large et beau pont levé sur la Somme, conduit à une grande grille, toujours ouverte comme pour laisser arriver plus à son aise l'étranger curieux de visiter cette enceinte; une terrasse charmante, ombragée d'arbres touffus; un joli jardin anglais, où l'on retrouve avec plaisir des fabriques distribuées avec goût, des bâtimens d'une architecture à la fois élégante et noble, de vastes cours ornées de

fleurs; un perron décoré d'orangers: tout l'ensemble annoncerait plutôt le séjour d'un souverain, et la présence d'une cour aimable et polie, que la réunion tumultueuse de grossiers ouvriers exécutant, comme des machines, un travail long et pénible. Cette manufacture, unique cause de la fortune des premiers Vanrobais, n'a pu être un préservatif, pour leurs descendans, d'une ruine totale. On la lui attribue même en partie; l'expiration du privilége, accordé par Louis XIV à ces négocians, leur porta un coup mortel; des établissemens, mieux servis ou plus protégés, s'établirent sur leur ruine: cependant il aurait pu se relever encore; mais de longues dissentions intestines en France, la cessation du commerce avec quelques pays de l'étranger, la stagnation des affaires avec les autres, pendant long-

temps achevèrent leur désastre : de quinze cents métiers qu'il y avait en activité, on en compte actuellement cent cinquante, dont quatre-vingts seulement étaient en mouvement lorsque je fus voir ce bel édifice. Cette solitude, ce silence, l'aspect de la misère intérieure, contrastant avec la magnificence des dehors et la beauté de l'habitation des propriétaires, portent à l'ame une impression de tristesse, surtout lorsqu'on pense de combien de familles indigentes le sort dépend de la prospérité de cette manufacture. Il sera aisé de juger combien de bras elle devait occuper jadis, lorsqu'on saura que le tribut des toisons de l'innocente brebis, apporté dans ce lieu comme la nature les leur donne, n'en sortait plus que pour être livré aux marchands, en état de passer tout de suite de leurs mains

dans celles du minstre (1) intelligent de la déesse capricieuse de la mode. La laine apportée en nature brute dans d'énormes corbeilles, subissait, une fois arrivée là, toutes les préparations nécessaires avant d'être remise au rouet agile qui devait en former un tissu délié. J'ai vu ce travail confié à des femmes qui, ayant à peu près les mêmes occupations à remplir que les Parques, étaient aussi laides qu'on nous les représente ; mais sûrement bien moins dangereuses.

Je n'engagerai pas le lecteur à me suivre depuis l'atelier où la laine se peigne jusqu'à celui où le drap se lustre ; l'intervalle qui les sépare est immense : ces détails paraîtraient sûrement fastidieux, je les supprime et

(1) Le tailleur.

quitte ce beau séjour en faisant des vœux pour que le propriétaire actuel, en commençant une nouvelle maison, soit plus heureux dans ses travaux que les derniers membres de la famille qu'il remplace.

Non loin de cet établissement, on trouve une fontaine d'eaux minérales et thermales, qui jadis avait de grandes propriétés ; l'explosion d'un magasin à poudre, voisin, a détourné les principales sources ; cependant celles qui restent ont encore de la vertu pour l'estomac ; il y en a une qui teint d'un beau noir. Il serait à desirer, pour le bien être d'Abbeville, qu'un médecin célèbre eût la salutaire pensée d'y envoyer celles de nos petites maîtresses du jour, et de nos élégantes merveilleuses, qui ne sont malades que d'ennui. La satiété, compagne de la jouissance, répand

sa langueur mortelle sur leurs beaux jours. Ingénieux Esculape, faites-les voyager; qu'elles viennent voir de près la chaumière de l'indigent, les sollicitudes du besoin, les dangers de la misère. Avant d'arriver dans la capitale du Ponthieu, elles pourront trouver ces tableaux, si nouveaux, sur leur route, et verront ainsi, une nature bienfaisante pour tous ces enfans, qui donne à ceux qu'elle prive des biens de la fortune les jouissances du cœur unies au goût des plaisirs simples et vrais. Ah! faites diversion, croyez-moi, à leurs cercles bruyans, à leurs spectacles monotones, à leurs jeux ruineux et fatigans, à leurs parures meurtrières qui blessent à la fois les mœurs et détruisent la santé, à leurs lectures frivoles et corruptrices, à leur oisiveté peut-être encore plus pernicieuse; conseillez-leur

de venir visiter la naïade que je célèbre, et de lui demander, non comme à la fontaine d'Égérie, la faveur d'oublier un ingrat; ni, comme à celle des palisques, la certitude d'avoir été trahi : mais implorez de ces bienfaits celui trop rare, et si nécessaire, d'apprécier sa situation, d'en remplir les devoirs; d'en goûter les charmes. O vous que la fortune a comblé de ses présens; la nature de ses faveurs! vous qui, dans les palais brillans, et sous les lambris dorés, ne pouvez saisir l'ombre fugitive du bonheur, veuillez un instant détourner votre oreille fatiguée du bruit harmonieux des concerts, et de l'enchanteur langage de la flatterie, pour écouter les avis salutaires que vous donnerait la nymphe de la Somme; mais si vous refusez de venir l'entendre aux bords

rians où elle habite, je les ai recueillis pour vous les transmettre. Soyez, vous dit-elle, vertueuse sans éclat, généreuse sans ostentation, riche avec simplicité, belle sans coquetterie, sage sans orgueil, jolie sans caprice, bienfaisante sans prodigalité, courageuse sans dureté, bonne sans faiblesse, sensible sans affectation; aimant votre famille, protégeant les malheureux, défendant les absens que la calomnie attaque; veillant sur votre ménage pour y faire régner l'harmonie, l'abondance, l'ordre, le bonheur. Alors, vous-mêmes, vous serez heureuse, et la triste langueur ne fanera plus vos beaux jours. La capitale du Ponthieu a eu, comme celle de l'Amiénois, l'honneur de voir célébrer dans ses murs l'hymen de deux de nos rois. Charles VIII s'y rendit pour épouser Anne de

Bretagne, la plus belle princesse de son temps, que Louis XII chérissait tendrement, et à laquelle il se flattait en secret de n'être pas indifférent. La destinée de cette princesse fut bien extraordinaire; elle épousa le roi de France, quoiqu'il fût fiancé alors avec la fille de Maximilien, empereur d'Autriche, et qu'elle-même eût déjà été mariée par procureur à ce même Maximilien; ensuite après la mort de son époux elle épousa Louis XII, qui, pour la posséder, rompit ses premiers nœuds avec Jeanne de France.

Ainsi Anne de Bretagne, destinée à être la femme de trois souverains, ne s'unit à celui qu'elle aimait que lorsqu'elle eut épuisé la coupe d'amertume que le sort lui avait destinée en partage, descendit dans la tombe avec le regret de voir rompre trop

tôt des nœuds formés trop tard à son gré; chagrin réuni dans son sensible cœur à celui d'avoir contribué par sa beauté à l'abandon de deux princesses aussi intéressantes que malheureuses. Ce fut dans les mêmes lieux que Louis XII, ainsi que son prédécesseur, se maria, mais bien différent que lui; il forma une union de politique et non d'amour. En épousant Marie d'Angleterre, il répara ainsi les maux qu'avait causés à la Picardie l'union, formée dans son sein, de Charles VIII et d'Anne de Bretagne; union qui, en mettant Maximilien au désespoir, puisqu'elle lui faisait abandonner sa fille, et lui ôtait la princesse qu'il aimait, l'engagea, par le desir de se venger, à soulever le roi d'Angleterre contre la France, et à venir lui-même y porter le fer et le feu. Louis, père

de ses sujets, s'immola au desir de réparer tant de malheurs, et ce fut dans la même ville où les flambeaux de la Discorde avaient été allumés en même temps que ceux de l'Hymen, que la sage politique de Louis XII éteignit les uns en rallumant à propos les autres. Le ciel sembla bénir une conduite si généreuse. Marie d'Angleterre, par ses grandes vertus, son ame sensible et pure, semblait destinée à dédommager son époux du sacrifice fait au bien de l'État, des regrets que lui causait la perte du premier objet de son choix. Mais hélas! une espérance si flatteuse se démentit bientôt; le père du peuple meurt sans laisser d'héritier de son sang au trône; et Marie d'Angleterre, libre de suivre le voeu de son cœur, quitta une cour devenue étrangère pour elle, pré-

férant le calme d'une vie privée dans sa terre natale, aux honneurs trompeurs que l'on promet encore à une reine douairière, mais qu'on ne lui accorde qu'à regret.

La suite des évènemens qui se passèrent à la cour de François 1er, durent lui prouver qu'elle avait agi prudemment, et que le simple titre de duchesse de Sulfock en Angleterre était plus doux pour elle que ne l'aurait été, auprès de l'impérieuse Louise de Savoie, le rang de veuve de Louis XII, lorsque les comtes du Ponthieu, attirés par les avantages que leur offrait Abbeville, eurent abandonné Saint-Riquier, en la dépouillant du titre flatteur de la capitale du Ponthieu, pour le donner à cette nouvelle cité. Les plaisirs et les fêtes les y suivirent; leur cour brillante, qu'embellissait l'esprit de la che-

valerie, devint une réunion de tout ce que la noblesse avait de plus illustre. Les armes des plus célèbres, les femmes les plus aimables, les joûtes, les tournois, les défis, devinrent les amusemens chéris de ce peuple guerrier. Nos vieilles légendes contiennent encore le récit des malheurs d'Adèle du Ponthieu, de la dame de Vergy, du sensible Coucy, du jaloux sire de Fayel. En entendant parler de Crève-Cœur, on pense tout de suite à cette montagne escarpée, qu'un chatelain barbare condamnait les prétendans à la main de sa fille à gravir avec elle *dans leurs bras, et sous les yeux de ses vasseaux effrayés.* L'ambition ne put faire tenter l'entreprise à personne; un sentiment plus doux persuada sans peine à un jeune chevalier, qu'il remporterait le prix; l'espérer, le tenter,

expirer, ne fut pour lui que l'affaire d'un instant; et, si l'on en croit une antique tradition, cette montagne reçut depuis le nom qu'elle porte encore; une étymologie plus glorieuse, et plus conforme à la gravité de l'histoire, est consignée par Carpentier dans son ouvrage. Ce fut là que César, vainqueur jusqu'à cet instant, vit ses armes repoussées par la valeur héroïque des Belges. Ce lieu devint le tombeau de la meilleure partie de ses capitaines; et son nom de Crève-Cœur désigna le dépit que dut conserver de cette perte le vainqueur de tant de peuples. Ce fut d'après cette journée fameuse que ce conquérant se vit forcé de convenir que, d'entre tous les Gaulois, les plus forts étaient les Belges; aveu bien glorieux pour les peuples de ces contrées, qui n'ont jamais démenti la réputation

de valeur de leurs nobles ancêtres. Des mémoires particuliers donnent encore au château de Crève-Cœur une origine touchante que nous allons retracer ici.

CHAPITRE XIX.

Le Bouclier d'Or.

Si l'on en croit uue tradition conservée d'âge en âge dans les annales particulières de la Picardie, Crève-Cœur devrait son nom à l'attentat affreux commis dans son enceinte : ce trait historique est si touchant, que le retracer aumême lieu où il s'est passé, me paraît un devoir envers d'illustres victimes de l'ambition, et un plaisir pour une ame sensible. Clovis poursuivant le cours de ses exploits, et se disposant à livrer à ses ennemis cette fameuse bataille (1) qui devait décider du sort de

(1) Celle de Tolbiac.

ses États, fit à ses alliés un appel de se réunir à ses étendards. Parmi ceux qui lui prêtèrent un secours plus généreux, on cite Recagnaire, roi de Cambrai, fils de Mérové, dont la puissance s'étendait alors jusqu'aux rives de la Somme. La vertueuse Clotilde, qui prévoyait sans doute qu'à la destinée du combat de Tolbiac était attachée la conversion de Clovis au christianisme, enflamma la valeur de Recagnaire en lui donnant une armure d'or, et en ceignant elle-même le bouclier du héros qui se dévouait pour leur cause. Hélas! cette preuve flatteuse d'estime et d'amitié devait être bien fatale à la famille de celui qui l'obtenait, et entraîna la perte de son chef. Recagnaire, fier du présent de la reine, et desirant lui prouver qu'il en était digne, fit à cette journée des prodiges de vail-

lance, et trouva un trépas glorieux dans le champ d'honneur. Après sa mort, ses quatre fils (1) se partagèrent ses États, et divisèrent entre eux l'armure de Clotilde. Ricaire, le seul que les arrêts impénétrables du ciel destinaient à survivre à toute sa famille, eut pour son héritage la partie maritime qui s'étendait depuis la Canche jusqu'à la Somme et le bouclier d'or de son père. Cependant Clovis, dont l'ambition méditait en secret la conquête du royaume de Cambrai, se servit de la jalousie secrète des seigneurs du parti de Racagnaire pour obtenir de leur déloyauté l'affreux

(1) L'aîné portait le même nom que son père Racagnaire; les autres sont désignés sous les noms de Riquier, Ricomer et Ricaire.

service qu'il en attendait ; chacun d'eux avait admiré l'armure de leur roi, et en desirait une semblable. Clovis pénétra leur pensée ; sa cruelle politique leur promit, s'il voulait livrer entre ses mains les fils malheureux de son parent, de leur donner pour prix de cette action l'objet de leurs coupables voeux. Ce traité, qui fait frémir la nature, obtint son exécution au mépris de tous les droits de l'humanité ; il fut si secret, que les victimes qui en étaient l'objet se rendirent sans défiance aux lieux où ils devaient trouver la mort. Ricaire seul eut le bonheur de n'y venir que plus tard ; et, trompant par sa lenteur l'impatience barbare de son ennemi, il trouva ainsi le secret d'échapper à ses coups. Libre enfin de rejoindre ceux dont il ne prévoyait pas le sort, Ricaire se rendait paisiblement

aux lieux où l'on avait indiqué une réunion qui n'était qu'un piége, lorsqu'en y arrivant il ne trouva plus que les corps massacrés de ses frères. A ce spectacle horrible, l'infortuné fait retentir les airs de ses gémissemens et exprime son impuissant désespoir par le cri de *Krieve Kuert* (Crève-Cœur), nom que le théâtre de ce funeste événement a conservé jusqu'à nos jours. Livré à sa douleur, Ricaire oubliait que le même danger où avaient succombé ses frères le menaçait : mais un vieux druide, attaché à ses maîtres, et plaignant leur malheur, après lui avoir raconté en détail l'événement tragique dont il vient d'être témoin, l'exhorte vivement et avec larmes de fuir cette terre qui dévore ses souverains et d'aller chercher dans une contrée lointaine un asile sûr et des cœurs

plus fidèles. Ricaire, dégoûté de la vie, mais sensible aux vœux de l'amitié, consent à dérober sa tête proscrite au danger qui la menace. Seulement, avant de quitter les lieux témoins du désastre de sa famille, il arrache vivement des mains du druide sen sible le gui de chêne qu'il tient, trempe la branche dans le sang de ses frères, en fait trois marques sur son bouclier d'or en mémoire d'eux, et quitte ensuite ce séjour odieux. Pour se soustraire aux poursuites de ses ennemis, il évite les lieux habités à travers la solitude des bois, et l'épaisseur des forêts: il arrive sous le nom obscur de Wald-Berg auprès de Théodorick, roi des Ostrogoths.

Sa naissance illustre, ses malheurs et ses vertus, ne pouvaient être long-temps un mystère pour l'état qui lui

donnait un asile; bientôt on connut les uns, et on apprécia les autres. Soit grandeur d'ame pour faire oublier à l'illustre exilé ses infortunes, soit desir de s'allier aux droits que Ricaire pouvait encore conserver sur les états de son père, Théodorick lui offrit en mariage une princesse de son sang nommée Argote (1). Ricaire accepta avec reconnaissance cette offre inatendue, et cette union fut aussi fortunée dans ses suites, que généreuse dans son principe; la princesse qui possédait l'avantage bien rare dans ces temps d'ignorance d'être éclairée des lumières de la foi, eut la consolation de convertir son

(1) L'histoire du Cambresis la nomme fille de Théodoric. Des mémoires particuliers la désignent comme sa petite fille, née du mariage de saint Sigismond et d'Ostrogote.

époux au christianisme. L'éternel dispensateur des biens et des grandeurs terrestres récompensa, par le succès de ses armes, la foi du nouveau néophyte. Avec le secours de son généreux ami, Ricaire recouvra une belle partie du royaume de ses ancêtres, et bâtit pour sa résidence la ville de Centule, dont ses successeurs chérirent toujours l'enceinte. Toutes les illustres maisons de Picardie descendues de Ricaire ont toujours conservé religieusement, en mémoire de cet événement, le bouclier d'or avec trois marques de sang; la branche de gui de chêne et pour cri de guerre: *Senward Krewe Kurt*, (garde-toi de Crève-Cœur.)

Si l'ame se repose en voyant la fin des malheurs d'une victime de l'ambition, elle ne jouit pas moins, en apprenant que ses perfides sujets qui

avaient creusé l'abîme sous ses pas, furent bien loin d'obtenir la récompense qu'ils espéraient de leur déloyauté. Les seigneurs de Cambrai, après la mort de leurs maîtres et la disparition de Ricaire, s'empressèrent de rappeler à Clovis la parole qu'il leur avait donnée, de leur fournir des armures semblables à celles de Clotilde, et sollicitèrent vivement le prix du sang des fils de Racagnaire. Mais Clovis, indigné de leur lâche conduite, ne leur en fit remettre que de laiton doré. Quand ils se plaignirent de la supercherie, il les renvoya sans ménagement, en leur disant, avec plus de vérité que de politique, que la récompense qu'il leur avait donnée valait encore mieux que leur action; juste mépris dont les puissances de la terre ne sauraient trop accabler les traîtres. Heureux encore

s'il pouvait en diminuer le nombre, et produire ce que le sentiment de l'honneur et de la vertu devrait seul inspirer, je veux dire l'amour de ses devoirs, et la fidélité qu'ils prescrivent envers les souverains que Dieu a choisis pour représenter sur le sol mouvant du siècle son empire immuable.

CHAPITRE XX.

Promenade du soir à Saint-Léger.

En dirigeant mes pas solitaires vers ton riant hameau, puis-je oublier, site pittoresque, en admirant tes champêtres beautés, le souvenir des malheurs de celui dont tu portes le nom? Ah! j'aime à croire que la reconnaissance voulut en perpétuer la mémoire, et que ce fut elle qui choisit saint Léger pour son protecteur dans le ciel, comme il l'aurait été sur la terre, si la haine et l'envie n'eussent arrêté ses projets bienfaisans. En effet, quels hommages furent jamais mieux mérités que celui qu'on rend à l'apôtre de la vertu, qui s'est exposé

au péril certain d'en devenir le martyr dans une cour criminelle, et qui, honorable victime du bien public, périt dans sa lutte courageuse contre le vice heureux? Ames sensibles! venez avec moi graver, non sur le marbre et l'airain, mais sur la pierre du désert, l'éloge des vertus, et le récit des malheurs de ce fidèle ami de la France, que des ambitieux déchiraient. Ses efforts ne purent la sauver, du moins il eut la gloire de le tenter. Heureuse la jeune Voyageuse si les chants consacrés à célébrer son souvenir se ressentent de l'intérêt de son sujet!

Les fils de Dagobert s'étant partagé le royaume de leur père, Sigebert fut roi d'Austrasie; Clovis, second du nom, devint roi de France. Ce fut sous ce prince, faible et fainéant, que commença la puissance

des maires du palais. Sigebert fit la même faute que son frère, celle de se chercher des maîtres, tandis que leur destinée glorieuse ne les appelait qu'à donner des lois et non à en recevoir. Pépin-le-Viel fut ou trop prudent ou trop généreux pour en abuser. Mais à la mort de ce sage ministre, son fils Grimoald obtint le même honneur, reçut la même confiance : le traître en fit un usage bien différent. L'assassinat de son maître et l'enlèvement de l'héritier du trône confiné dans un couvent d'Écosse, devinrent les premiers essais d'une autorité qui ne lui avait été confiée que pour le bonheur de l'État. Le perfide favori du trop confiant Sigebert ne recueillit pas de ses crimes l'effet que son ambition en attendait. Les Austrasiens, indignés contre lui et ne voulant pas obéir à un tel monstre, appelèrent,

pour les gouverner, le frère de leur souverain. Grimoald, voulant soutenir ses prétentions injustes, fut tué dans une bataille. Le fils de Clovis, roi de France, leur fut donné par ce monarque pour maître; il mourut ensuite en laissant ses deux fils rois d'Austrasie et de France. On devait présumer que ces princes, ayant eu pour exemple la fin tragique d'un roi, leur proche parent, se hâteraient, en devenant rois à leur tour, de restreindre dans de justes bornes la puissance des maires du palais. Il n'en fut rien pendant leur règne: ces apprentis souverains, si je puis m'exprimer ainsi, profitèrent de la faiblesse et de l'ineptie de leurs maîtres pour s'emparer tout-à-fait de la monarchie; ce qui ne put être exécuté que par Pépin. De tous ceux que l'histoire nous offre, il n'y en a pas

qui présente une destinée plus bizarre ni un caractère plus singulier que le maire Ebrouin; son génie adroit l'éleva jusqu'aux premières marches du trône. Dévoré de la soif de régner, il sut obéir long-temps et ramper toujours; précipité du haut rang qui lui avait coûté tant d'efforts à obtenir, il eut l'art d'y renoncer sans peine pour mieux le ressaisir. Passant tour à tour du bruit des cours à la solitude des cloîtres, revêtu de la robe sacrée, l'abdiquant ensuite pour le casque guerrier, obéissant en vil flatteur, et commandant comme un maître impérieux, suivant l'expression d'un auteur (1), il ne voyait rien au-dessus de son intérêt, et mettait sa conscience au-dessous de tout. Ebrouin entra donc dans cette charge avec

(1) Carpentier, Histoire du Cambresis.

toute la finesse d'un renard, et s'y conduisit comme un tigre, rugissant contre les uns, dévorant les autres, sans que les grandeurs dont il était environné pussent contenter son orgueil, ni les richesses son ambition. Dieu, qui permet dans sa bonté que les choses violentes ne soient pas de longue durée, mit un intervalle à sa puissance par la mort de son protecteur, dont le règne fut court et la vie obscure. Ebrouin se vit alors obligé, comme la plante rampante, de chercher une colonne pour s'appuyer. Se croyant donc plus sûr de Thierri que de Childéric, il essaya de frayer un chemin au trône à celui qui, d'après ses calculs, lui en ayant l'obligation, se laisserait conduire par lui : le plan était bien d'après ses intérêts, mais il ne put avoir d'exécution. Léger, évêque d'Autun, resta

fidèle à Childéric, réunit pour lui tous les suffrages, et eut la gloire de le placer sur le trône. A ce coup imprévu, Ebrouin voit la puissance lui échapper, tremble encore pour ses jours; il cherche un asile pour y dérober sa tête au courroux d'un maître irrité, et n'en trouve pas de plus sûr que la solitude d'un cloître : la nécessité fait un moine où la religion n'avait pu faire un chrétien. Il sollicita donc de la clémence de Childéric d'aller pleurer ses crimes dans la retraite : le souverain qui, tout-puissant, aurait pu se venger, ne le fit pas dans le moment où peut-être la politique lui en aurait prescrit la loi. Il dissimula dans cet instant le caractère de cruauté qu'il avait reçu de la nature, feignit pour un coupable une clémence qui n'était pas sa vertu favorite, et réserva pour beaucoup d'innocens un

courroux qui, exercé dans cette occasion, n'aurait excité ni plainte ni murmure. Ebrouin, relégué dans le monastère de Luxeuil, sachant son rival l'évêque d'Autun à la cour, ressemblait à un lion enchaîné qui mord avec fureur la chaîne qui le retient captif lorsqu'il voudrait aller dévorer son ennemi.

Instruit par la renommée de l'amour que portaient les peuples à leur nouveau ministre, connaissant les vertus, les talens de Léger, Ebrouin en suffoque de rage, il n'éprouve plus sous le froc d'autre repentir que celui de n'avoir pas réussi dans son ambition, d'autre pauvreté que l'impuissance de ravir le bien d'autrui, d'autre obéissance que la dissimulation, d'autre psalmodie que les regrets de sa fortune, d'autre religion que l'habit. Hélas! tan-

dis que ce malheureux envie le sort brillant de son rival, que fait celui-ci dans une cour orageuse, auprès d'un maître cruel ? Il gémit des excès où l'entraîne son caractère féroce, il essaie, mais en vain, d'opposer les digues puissantes de l'honneur, de la religion, à ce torrent déchaîné. Vains efforts ! Le sage évêque d'Autun s'aperçoit qu'il devient suspect en étant trop sincère, odieux en étant trop fidèle ; en danger, en offrant le spectacle de toutes les vertus à un maître corrompu ; il s'éloigne, en gémissant, de celui qu'en vain il ne porta sur le trône que dans l'espérance de faire le bonheur de sa patrie, et vient aux pieds des autels offrir au Tout-Puissant le tribut de ses voeux pour un état malheureux qu'il ne peut plus gouverner avec justice.

Le même monastère qui cachait Ebrouin et sa rage, vit arriver dans ses paisibles murs Léger, dont l'ame pure et sensible était plus calme encore. Revenu de la mer trompeuse du monde, se croyant pour jamais à l'abri des dangers qu'elle offre, des naufrages qu'elle cause, il était plus heureux, quoique dans la même situation apparente, que son rival. Mais ce calme ne devait pas être de longue durée : le coupable Childeric, après le départ de son vertueux ministre, donna un libre cours à son esprit dépravé, à son cœur féroce; marchant à grands pas de tyrannies en tyrannies, de cruautés en cruautés, il aigrit tellement les seigneurs de sa cour, que l'un d'eux (1), irrité d'un affront qu'un homme ne

(1) Le comte Bodillon.

peut pardonner, perça le flanc du trop barbare monarque; son innocente compagne et l'enfant qu'elle portait dans son sein le suivent au tombeau, victimes infortunées de la vengeance.

A de si cruels attentats, la cour est plongée dans la désolation; les colonnes de la France sont ébranlées; on demande des hommes capables de tirer le vaisseau de l'Etat du danger qui menace de l'engloutir; les amis d'Ebrouin et de Léger les appellent à grands cris, et les invitent à revenir reprendre le gouvernail qu'eux seuls, dit-on, peuvent tenir d'une main ferme.

Ebrouin, au comble de ses vœux, consent à reprendre le gouvernement avec la condition de partager l'autorité; il veut bien s'associer un rival, son ame atroce lui dictera bien-

tôt les moyens de n'avoir plus à en redouter. Léger cède à regret : le bonheur de la patrie auquel il espère contribuer, le desir de cicatriser les blessures qui la déchirent, peuvent seuls le décider à quitter la solitude où il a trouvé, dans l'exercice des devoirs religieux, la félicité qu'il n'espère plus trouver à la cour; cependant il retourne donner ses avis au jeune et faible successeur de Childéric, qui ne devait pas être en état d'en profiter.

Ebrouin s'aperçut bientôt que son parti à la cour était faible, et son autorité bornée; il ne peut supporter ce qu'il regarde comme un affront, et, ne soupirant qu'après la charge de maire du palais qu'il avait possédée jadis, rallie ses partisans, les forme en armée tumultueuse, ose essayer de cerner son maître à Laon : il

manque cette fois sa coupable espérance, mais n'en poursuit pas moins le cours de ses projets ; il traverse la Picardie à main armée, portant partout avec lui le ravage et la mort, saccage le royaume de Cambray, et se rend redoutable partout. Le roi, effrayé, entre en pourparler avec lui, demande avec condescendance la cause de tant de conquêtes. Ebrouin s'aperçoit qu'il est craint, il veut en profiter pour s'asseoir sur le trône; mais redoutant d'un peuple fier le sort tragique de Grimald, il ne veut gouverner que sous le nom de Thierry. Pour y réussir, il persuade à l'imbécille monarque, que le desir seul de le servir et les intérêts de sa gloire lui ont mis les armes à la main ; qu'une fois en possession d'y travailler efficacement par la dignité de maire du

palais, il redeviendra sujet soumis et fidèle. L'héritier de la mollesse de Clovis II, plus encore que de son sang, accepte avec joie les propositions insidieuses de ce perfide. L'évêque d'Autun est une seconde fois éloigné des affaires : son ennemi lui succède, il est au comble des vœux de son ambition, mais pas encore de ceux de sa haîne. Un rival détesté vit tranquille et peut-être heureux. Ebrouin jure sa perte, une armée de vils assassins investit à Autun le palais épiscopal où l'on a exilé, comme séditieux, le génie le plus doux, l'ame la plus pure que le ciel ait jamais accordés à la terre. Où trouver des couleurs pour peindre tous les tourmens affreux inventés par la haine barbare pour persécuter sa victime avant de terminer ses déplorables jours! Et si ma main

ne se refusait pas à rappeler ce que le burin de l'histoire a tracé sur nos annales ; cœurs sensibles, pourriez-vous me lire? Périssent à jamais ces monumens, si honteux pour l'humanité, de crimes et de barbarie ! Mais qu'ai-je dit ? Faut-il laisser la mémoire des coupables dormir en paix comme celle des justes ? Ah ! plutôt exhumons de la nuit éternelle ces faits atroces qui épouvantent il est vrai la nature, mais qui peuvent servir de leçons au siècle présent, de préservatifs aux siècles à venir.

Tout ce que la cruauté la plus froide, la vengeance la plus rafinée, la haine la plus ingénieuse peuvent inventer, fut dirigé contre le rival modeste du sanguinaire Ébrouin. Lorsque la rage des bourreaux se fut lassée des tortures, ils permirent

à la mort bienfaisante de lui ouvrir la tombe hospitalière qui devait le dérober pour jamais à leurs fureurs ; et, pour la première fois, peut-être, la pitié eut à bénir la hache homicide qui, en tranchant les jours de l'homme de bien, assurait son repos terrestre, sa félicité éternelle. Hélas ! en décrivant de tels forfaits, l'ame se soulève indignée, appelant à grands cris la justice céleste ; elle ose presque demander à l'Éternel pourquoi il laisse reposer son tonnerre. Ah ! le silence du vengeur des crimes ne fut pas de longue durée. Ébrouin périt peu de temps après : le fer meurtrier fut dirigé contre lui par Ermanfroy, parent et ami de sa triste victime ; sa mort tragique, mais bien méritée, n'obtint ni les regrets de la douleur, ni les larmes de l'amitié ; l'exécra-

tion des peuples, et l'indignation de la postérité, se placèrent sur sa tombe pour troubler la paix de ses cendres, et pour flétrir à jamais sa mémoire.

CHAPITRE XXI.

De l'esprit de Chevalerie.

Terre antique et fortunée, qui vis naître dans ton sein tant de héros et de preux; toi qui rappelles à notre mémoire des souvenirs si touchans, des faits si glorieux, m'éloignerai-je de tes belles contrées sans avoir payé un juste tribut d'éloges à l'institution chevaleresque dont tu fus le berceau! Je ne rappellerai pas ici, qu'après avoir donné naissance au vaillant et sage Godefroi de Bouillon, il voulut te choisir pour convoquer cette réunion de guerriers célèbres, qu'il conduisit aux bords du Jourdain, et que, destiné, par ses nobles compagnons d'armes, à gouverner en père les États qu'ils avaient conquis, le héros,

chanté par le Tasse, des champs iduméens tourna souvent ses regards vers les climats heureux où il avait reçu le jour; cette tendre affection de la terre natale le suivit au tombeau. Prêt à quitter la vie, le trône et les grandeurs, le pieux Godefroi voulut qu'on reportât, dans cette patrie si chère à son souvenir, la couronne dont les Croisés avaient ceint sa tête victorieuse. Mais si l'humanité gémit sur le terrible fléau de la guerre, elle n'eut point à déplorer le pouvoir qu'obtint, sur les mœurs de ces temps heureux, l'institution de la chevalerie; osons en retracer l'image aux lieux même qui la virent naître.

Ce fut sous ces ombrages fleuris, que je parcours en cet instant, que se forma ce banc des dames, où leur défenseur était chargé de soutenir

l'empire des grâces et de la beauté, et de donner ses conclusions contre les téméraires qui ne les auraient pas respectées. Ensuite on ouvrait la lice pour les combattans; le généreux chevalier, armé pour la vertu, et des mains de sa dame, attendait fièrement le déloyal qui osait se rendre l'accusateur du sexe qu'il avait fait vœu de défendre. Pendant ce combat, l'intéressant objet qui le concernait levait au ciel ses mains suppliantes, le prenait à témoin de son innocence, et le conjurait par ses larmes de donner la victoire au chevalier généreux qui exposait ses jours pour elle. Presque toujours le protecteur de la beauté sortait triomphant de cette lutte glorieuse; le traître, couché sur la poussière, proférait d'une voix mourante l'aveu des coupables motifs qui avaient causé son accu-

sation ; la vertu justifiée brillait de nouveau de l'éclat qu'elle n'aurait jamais dû perdre, et son noble défenseur recevait, des mains de son auguste souveraine, un prix flatteur qui enflammait son courage, et, souvent de celles de sa dame, la récompense de son généreux dévouement. Siècles héroïques, qu'êtes vous devenus! Temps heureux pour le beau sexe, où cette charmante moitié du genre humain était le motif de tous les exploits, l'arbitre de toutes les destinées, le but secret de toutes les pensées! vous avez fui rapidement, et votre souvenir seul reste aujourd'hui pour les consoler d'un injuste dédain. Dans les siècles modernes on a beaucoup écrit sur les femmes; moins chéries, moins protégées, on n'a plus parlé d'elles. Leurs censeurs aveugles et leurs admirateurs passionnés, ont

élevé, chacun dans leur opinion, d'immenses monumens de louanges et de critiques; tour à tour flattées sans mesure, décriées sans décence; les uns en ont fait des divinités, les autres ont oublié en écrivant qu'ils avaient eu une mère. Élevés, par l'enthousiasme des premiers, sur le trône des cœurs; précipités, par la haine des derniers, dans la poussière, et sous le joug de l'oppression, on peut leur appliquer le vers de Junie dans Britannicus:

Et je n'ai mérité
Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

Révoltées contre les uns, flattées du suffrage des autres, quelques femmes d'esprit ont voulu s'exercer aussi sur un sujet toujours discuté, jamais sagement défini.

On ne devait pas s'attendre qu'à la fois juges et intéressées, elles y mettraient plus de modération; leurs ouvrages, peu contestés, furent encore moins lus et bientôt oubliés; cela devait être: leurs partisans perdaient, en les voyant entrer dans la lice, le plaisir de les défendre; et leurs ennemis, la confirmation de leurs préjugés contre elles, les uns et les autres se réunirent donc pour les laisser cueillir des fleurs sur le Parnasse, et s'en former elles-mêmes des couronnes, sans daigner seulement en critiquer le choix ou l'arrangement. Parmi le grand nombre d'idées que leur amour propre blessé leur avait fait mettre au jour, on en doit distinguer deux, très-justes, fort jolies, et qui, détachées du cadre immense qui les renferme, pourraient,

réunies ensemble, quoique conçues par des auteurs bien différens, offrir une définition la plus vraie peut-être qu'on ait encore donnée. Les hommes ont l'orgueil du bien; nous en avons l'amour : ils ont créé le mot *bienfaisance*, nous n'aurions jamais eu cet esprit-là; contentes de l'exercer, de la sentir, nous aimons mieux enrichir le pauvre que la langue; sans notre sexe, le commencement de la vie serait sans secours, le milieu sans plaisir, la fin sans consolation. Oserai-je ajouter une réflexion encore : Vos pères, dirai-je aux injustes détracteurs de l'empire des femmes, vos pères étaient-ils moins braves, moins généreux que vous; les âges modernes, si dédaigneux pour les mœurs antiques, offrent-ils des chevaliers sans peur et sans reproches

comme Bayard, généreux et vaillans comme Francois Ier, religieux et prudens comme Duguesclin, nobles et héroïques comme Gaston de Foix, intrépides et fidèles comme le sire de Joinville; dans quel siècle les mœurs furent-elles plus respectées, le trône mieux défendu, l'autel plus honoré, l'autorité paternelle plus affermie, l'amour filial plus fort? en quel temps la France fut-elle plus heureuse, les familles plus unies, les épouses plus honorées, les mères plus chéries, les grands plus humains, les chefs plus obéis, l'état social enfin plus en harmonie? Dans ces siècles chevaleresques, où les femmes, plus protégées, cherchaient à devenir plus dignes de l'être; où leurs ames, élevées par l'honneur qui les entourait, et dont la gloire rejaillissait sur elles, met-

taient tous leurs efforts à prouver qu'elles n'étaient pas au-dessous de leur renommée; où enfin, compagnes et amies des héros, des preux, des sages, elles étaient à leur tour prudentes, courageuses et fermes, pour ne pas démentir ceux qui s'établissaient les garans de leur honneur. Du moment où l'orgueil jaloux des siècles modernes ne les a plus considérés que comme de jolis automates, propres à récréer seulement les yeux, et organisés par la nature pour ne faire uniquement que les travaux minutieux du ménage; alors l'esprit national s'est éteint; l'honneur héréditaire n'a plus eu de forces; le desir d'une réputation sans tache est perdu; en étant moins considéré, on est devenu de jour en jour moins digne de l'être; la femme dédaignée ou op-

primée dans son intérieur, a mis, à la place d'un bonheur qu'on lui refusait, des plaisirs dangereux; des sociétés bruyantes : toute entière à ces nouveaux soins, elle a dédaigné ceux que la nature lui imposait. La jeune fille, éloignée du toit maternel, puise, dans des institutions vénales, des défauts marquans, quelquefois même des vices; si elle revient auprès de la mère qui lui donna le jour, elle y rapporte un cœur glacé, une imagination remplie d'idées fausses, un esprit vide de souvenirs; aucun des objets qui l'entourent ne lui retrace un sentiment, ne lui rappelle un devoir, n'excite sa reconnaissance; elle est étrangère à tout ce qui l'entoure, et n'a pas même le desir de les connaître, puisque sa jeune pensée n'est fixée que sur l'instant où elle doit les

quitter de nouveau pour entrer dans la chaîne flatteuse d'un hymen qu'on lui a peint sous des couleurs si riantes. Voilà le tableau actuel de toutes les familles; voilà le fruit meurtrier qu'ont fait naître une injuste domination et un orgueilleux dédain. O vous qu'on nomme encore la plus belle moitié du genre humain! pour être déchues de votre empire, auriez-vous perdu en même temps cette noble fierté qu'inspire le sentiment de vos droits? Ah! croyez-moi, montrez-vous dignes, par vos vertus, de remonter au rang suprême que vous aviez jadis dans l'opinion; forcez, par votre conduite, ceux qui vous ont déshérité, de gémir sur leur funeste ouvrage, et de vous rendre, sur leurs coeurs, un ascendant que vous n'auriez jamais dû

perdre, et ne ferez servir qu'à la gloire de votre pays, au bonheur de votre famille, au soulagement des malheureux, au bien-être enfin de tout ce qui vous entourera.

CHAPITRE XXII.

Aspect du Monastère abandonné de Bertaucourt.

Où suis-je? Dans quel lieu sauvage et désert le hasard conduit-il mes pas? Quelques chaumières pauvres et éparses de loin en loin m'offrent l'image de la misère ; des bois touffus que ne peuvent percer la pompe éclatante des rayons du soleil m'environnent d'une teinte sombre ; et des ruines, image de la destruction, s'offrent à ma vue : pénétronsdans cette gothique enceinte. Si j'en crois les souvenirs historiques que m'offrent ma mémoire, voilà le séjour que Berthe choisit pour asile, après

avoir quitté la cour brillante qu'elle embellissait ; privée des honneurs dus à son rang, des éloges donnés à ses charmes, des plaisirs que procure l'ivresse du pouvoir, elle n'avait plus dans cette retraite, pour tout bien, que le dépouillement évangélique; pour jouissance, que la paix du cœur; pour distraction, que les devoirs multipliés de la bienfaisance; c'est ici que la bure grossière remplaçait, pour la fille de Charlemagne, la pourpre impériale, et où la compagne d'Angilbert vit poser pour toujours entre elle, le monde et les grandeurs, la barrière éternelle du cloître. Ah! pénétrons dans ces lieux remplis encore pour moi de son image : ils s'écroulent de toutes parts; encore quelque temps peut-être, et le voyageur n'en trouvera plus de vestiges; amené comme

moi dans ce désert, s'il demande où était l'abbaye de Bertaucourt, le vieillard, qui dans ses jeunes ans y reçut secours et protection, lui montrera de sa main tremblante la place où s'élevait majestueusement son portique sacré, et son œil affligé se détournera mouillé de larmes; s'il le demande au jeune pâtre ignorant, son silence sympathisera avec celui de la nature; aujourd'hui encore, les pierres du sanctuaire profané, en se détachant l'une après l'autre, font retentir les échos de ce son lugubre, et semblent dire dans leur effrayant langage : Si nous sommes tombées, nous que la main du Temps n'avait pu ébranler, que deviendras-tu, mortel qui viens contempler orgueilleusement notre chute? rapide passager sur la mer de la vie, un temps bien limité voit commencer et finir

ta course ; mais nous, que d'âges, que de générations, que de siècles, que de mortels comme toi n'avons-nous pas vu paraître, briller, s'éteindre dans la nuit du tombeau! combien encore ne devions-nous pas en voir, et cependant nous sommes tombées... La haine destructive, l'avarice sordide, la jalousie, l'ingratitude monstrueuse ont tourné contre nous leurs fureurs ; vois notre sort, contemple leur ravage, et tremble.... En parcourant cette demeure abandonnée, jadis l'asile de l'innocence et de la paix, sensible Oïcoma, tu disais dans ton cœur : Que sont devenues les personnes qui ont élevé cet édifice gothique, et qui l'ont habité dans sa primitive splendeur ; elles ont passé comme la fleur printannière, lui-même s'écroule aussi ; dans peu il n'en restera aucune trace ;

ah! si la main dévorante des siècles anéantit ainsi les ouvrages des hommes, pourquoi se tourmenter, afin de laisser une mémoire durable; insensé, amasse des vertus solides, et dédaigne une gloire périssable comme toi; rien n'est stable, tout disparaît, tout se détruit, et nous les premiers nous subissons cet arrêt d'un Dieu vengeur contre une race coupable. Cette pensée profonde, en me suivant dans ces vastes ruines, me rendit leur aspect plus touchant. Lecteur sensible, jugez ce que j'éprouvais en me voyant dans un débris de cloître gothique assez bien conservé, qui servait jadis de sépulture aux cendres paisibles de ces premières habitantes; je songeai que mon pied téméraire foulait avec indifférence les restes de la vertu, peut-être même celle de la fille d'un héros.

A cette idée jem'arrêtai un moment; et sur l'asile de l'imagination je traversai l'espace des siècles qui nous séparait pour revenir sur l'image de cette princesse, belle de ses charmes, ornée de l'éclat des grandeurs, fière du pouvoir suprême, et maintenant muette et silencieuse. C'est donc, disais-je en mon cœur, dans ce petit espace que sont venus échouer tous les projets de félicité terrestre: ici reposait, on devait croire pour jamais, la beauté, l'innocence, la vertu, la piété.

Cette solitude ne retentit autrefois que du chant des prières ou des accens de la douleur. Ah! fuyez loin d'ici, vous tous qui ne connaissez que les accens de la joie, et dont l'ame arride ne sympathisa jamais avec celle du malheureux; mais vous, ames douces et sensibles, vous qui

connaissez les charmes d'une pieuse mélancolie, ce séjour de deuil n'a rien qui doive vous effrayer! l'image du trépas ne peut être redoutable pour celui qui a bien vécu; que l'impie le redoute! son audace sacrilége osa blasphémer le Dieu qui l'avait créé. Que ne doit-il pas craindre? que peut-il espérer, si un vif repentir ne l'a pas précédé au trône des miséricordes célestes; que l'avare endurci, qui, pour conserver son or, ferma toujours l'oreille de son cœur au cri des infortunés, redoute de paraître devant leur père; qu'elle effraie le vindicatif superbe qui croirait s'avilir, s'il pardonnait sans clémence pour ses frères! peut-il en espérer pour lui-même? Mais vous, vous qui eûtes toujours à donner des larmes au malheur, des secours à l'opprimé, un pardon à l'erreur, au

ciel l'offrande d'un cœur soumis, la mort ne peut vous faire trembler; et de même que le sage Saadi, vous la regardez comme le pont nécessaire pour conduire de ce monde visible à un meilleur monde invisible. En quittant le cloître qui m'inspirait de si salutaires réflexions, je ne trouvais plus autour de moi que des débris informes : il ne reste rien de curieux dans ce monastère; mais une imagination créatrice peut encore animer ces pierres dispersées; l'église ouverte à tous les vents orageux, ne sert plus que de refuge aux oiseaux nocturnes; elle offre dans son enceinte profanée l'image la plus triste : quelques colonnes solitaires et renversées m'ont rappelé cette pensée philosophique d'un auteur aimable (1) : *Que tout ce qui rampe se*

(1) Lettres sur l'Italie, de M. Dupaty.

console, car tout ce qui s'élève tombe. Hélas! de quelque côté que le voyageur dirige actuellement ses pas, il sent la vérité affligeante de cette réflexion : L'arbre de Thisbé prête encore son ombre protectrice à ces ruines faites de la main des hommes et non de celle du Temps; mais son charmant feuillage ne réunit plus, comme autrefois, sous ses rameaux antiques, des vierges du seigneur : la troupe innocente, les cantiques de Sion ne résonneront plus à l'avenir sous ses voûtes désertes : dans ce séjour désenchanté pour les ames pieuses, la longue succession de ces anges terrestres est interrompue à jamais. Avec quels regrets amers j'ai vu les vitreaux gothiques qui n'ont dû leurs conservations qu'à leur peu de valeur! Brisés successivement aujourd'hui par la

tempête orageuse, leurs débris se mêlant à la cendre dispersée de celles qui les avaient fait placer, présentaient à l'œil attristé un spectacle douloureux. Joignez-y la vue du lierre, ami fidèle des monumens, forcé de ramper sans appui sur la terre stérile, ou étouffé sous la ronce usurpatrice.

L'aspect du soleil, dont les derniers rayons coloraient le clocher de l'abbaye d'une teinte de pourpre, et lui prêtaient encore, comme au temps de sa splendeur, l'éclat dont il pare tous les objets; les battemens sombres des ailes de l'orfraie sinistre, et de la chouette timide, qui, n'étant plus effrayée de l'éclat importun du jour qu'elle déteste, quittait leurs retraites; le murmure du vent du soir qui, en agitant les arbres voisins, semblait apporter à l'oreille épouvantée les gémissemens des manes courroucées de

la princesse Berthe ; son souvenir, ces lieux : de telles images, lecteur, vous les croyez peut-être puisées dans ces ouvrages frivoles que le bon goût réprouve encore plus peut-être que la raison ; amusemens dangereux et chéri d'une imprudente jeunesse. Ah! détrompez-vous, le tableau est d'après nature ! Allez voir Bertaucourt, son possesseur actuel ignore le charme doux et pénible qu'on peut y goûter, il est riche et n'est pas heureux; renfermé dans son enceinte sauvage, il a consacré, à une misanthropie sans cause et sans aucuns adoucissement, des jours qui, voués à la bienfaisance, pouvaient avoir de la douceur pour lui et pour les autres : il est seul, et ne sent pas le besoin d'un ami. Une femme ne vivrait pas ainsi, c'est à elle que les consolations du cœur sont le plus

nécessaires ; chez les hommes, la douleur prend une teinte sombre et sauvage qui les rend soupçonneux ; le sexe, faible, s'attendrit encore par ce sentiment. Comme le moindre choc le renverse ! un appui lui est indispensable : fleurs fragiles et délicates, elles se flétrissent au premier souffle de l'adversité, si une main compatissante, ou amie, ne veille sur leur sort en les dérobant à l'orage. Un homme malheureux se suffira à lui-même ; jamais une femme, n'en soyons pas surpris. Le sexe dominateur reçut en partage l'orgueil qui rend indépendant le courage qui, poussé à un certain degré, devient insensibilité ; la force qui se passe de tout, la singularité qui n'a besoin que d'elle ; les femmes, au contraire, furent douées de la sensibilité qui a besoin d'aimer, de la

grâce naïve qui a besoin d'être appréciée, de la douceur qui cherche les affections et les sollicite, de la faiblesse qui sent le besoin d'un appui et qui le chérit, de la tendresse qui veut s'épancher, de la défiance qui s'alarme si elle n'est rassurée, de la mélancolie pensive qui s'attriste si une voix amie ne la console pas. Quelle différence dans les teintes employées à leur formation! elles furent cependant ce qu'elles devaient être. Le Tout-puissant doua ses créatures suivant la place qu'il leur destinait. La douce et fidèle colombe, devant roucouler sous des berceaux fleuris, n'avait pas besoin de l'orgueil du monarque des bois, ni de l'intrépidite du roi des airs.

CHAPITRE XXIII.

L'Hermitage de Saint-Lambert.

Salut, joli hermitage, où la grandeur désabusée du néant des choses de la terre se choisit jadis un asile contre le choc des passions, le tumulte des plaisirs, et le danger des illusions. Ta petite habitation champêtre qui tombe en ruines, ton modeste jardin en friche, ta chapelle vénérée, attire mon respect, et obtiendra de la jeune Voyageuse un soupir de regret en s'éloignant de ta paisible enceinte. Elle desire que les voeux annuels, qu'une piété fervente vient, tous les ans, au déclin de l'automne, déposer sur cet autel rustique, soient toujours exaucés, afin

que la confiance dans un secours divin n'abandonne jamais le malheureux aux prises avec la douleur, et que la foi chrétienne qui s'est éloignée de nos cités corrompues réside du moins dans les hameaux tranquilles, et que les enfans chéris de la nature le soient aussi de la religion. O vous qui méconnaissez son pouvoir bienfaisant, et qui renoncez sans regret à ses tranquilles douceurs, traversez un instant avec Oïcoma les scènes rapides et passagères d'un monde brillant; quittez comme elles ces fêtes somptueuses, ces sociétés bruyantes, ces plaisirs faux, et venez dans l'intérieur de cet hermitage solitaire. La sagesse qui ne fait jamais entendre sa voix salutaire dans le tumulte d'un monde frivole et méchant est assise sur la pierre mousseuse pour vous attendre; écoutez-la, elle vous dit:

dans ce séjour tranquille plus d'un infortuné a retrouvé la paix ; cet autel que tu vois entouré de guirlandes, c'est la reconnaissance qui les a suspendues en festons. Ici, plus d'une mère tremblante pour les jours d'un enfant chéri est venu confier au ciel ses tendres alarmes; la piété filiale y répandit des pleurs, et l'amitié plaintive l'entoura d'offrandes pour obtenir la conservation des objets de sa tendresse ; jamais des desirs si purs, des vœux si touchans ne furent rejetés. J'ai vu la jeune vierge innocente et timide venir, sous ma garde, déposer le don modeste de l'indigence devant cette image que tes regards dédaigneux fixeraient à peine; ses beaux yeux baignés de larmes sollicitent le retour de la santé d'un tendre père, d'une mère chérie. Elle attache d'une main tremblante le cierge, emblême

par sa blancheur de l'innocence de celle qui l'offre ; il éclaire la voûte sacrée d'une lumière vive comme sa foi ; et l'espérance a dit tout bas au cœur de cette tendre enfant: Ne crains pas le malheur de l'abandon, tu ne seras point orpheline. J'ai vu le rustique laboureur qui, dans ses jeunes ans, avait obtenu ici la même faveur, venir fidèlement, pendant soixante automnes, renouveler l'hommage d'un long souvenir de reconnaissance; il a échappé au danger d'une longue navigation sur le fleuve de la vie, et ses derniers regards se tournent encore avec plaisir vers le séjour cher à tous les siens.

J'ai vu le fils coupable et déshérité, banni dans un mouvement d'indignation de la maison paternelle, fuir en gémissant le hameau où il reçut le jour; son père le maudit, sa

mère lui refuse son pardon; ses amis l'abandonnent, les jeunes pâtres même du village le fuient avec horreur! que deviendra-t-il! où trouver un asile! comme le coupable Caën n'en existe-t-il plus pour lui? le suicide, l'affreux suicide, est-il donc le seul port qui s'offre à lui? Philosophes impies, malheur au coupable Anselme! si dans son désespoir il vous trouve sur ses pas, vous lui enseignerez cette affreuse ressource. Ames sensibles, vous frémissez, rassurez-vous! Dieu touché de son sort lui ménage dans son sanctuaire un refuge contre le désespoir; il a fui à travers le calme des champs, la solitude des bois; il arrive près de cette chapelle vénérée; il voit réunis autour de l'autel ses parens, ses amis, sa famille, les compagnons de sa jeunesse, les témoins de ses égaremens;

il voit sa mère en larmes sollicitant en secret le pardon de ses fautes; son vieux pére, la douleur sur le front, baisse, en gémissant, sa tête vénérable, comme courbée sous le poids de la honte; il voit tout le hameau réuni; à lui seul il est défendu de se montrer. A cet aspect le remords salutaire entre dans son ame, il n'ose interrompre le sacrifice: mais à genoux, à l'entrée de cette porte, il attend son arrêt; et lorsque ses vertueux parens s'approchent pour franchir l'enceinte de l'hermitage, un cri général: Grâce pour Anselme, un torrent de larmes qui coule de tous les yeux, et la vue d'un fils prosterné sur le parvis sacré forcent la tendresse paternelle de reprendre ses droits.

Ce trait touchant n'est pas le seul qui se soit passé dans ces lieux. Si j'en crois une antique tradition,

son premier possesseur eut la douce consolation de rendre au bonheur un jeune chevalier. Comme son exemple pourra offrir une utile leçon aux enfans de la mollesse et aux favoris de la fortune, je vais en retracer la mémoire dans mes chants naïfs.

Le sir d'Abancourt était le plus beau, le plus célèbre, le plus vaillant des chevaliers de la cour d'Angilbert et aurait dû en être le plus heureux, si la grandeur, les richesses et le crédit procuraient le bonheur. Mais au sein de toutes les prospérités, il n'en était que plus triste; son palais brillant n'avait aucun charme pour ses yeux. Au milieu des délices rassemblés autour de lui, il ne sentait que le poids de l'existence, et n'en goûtait pas les douceurs. Un jour, jour à jamais mémorable pour lui, fatigué de plaisir et

d'honneur, le sir d'Abancourt s'éloigne sans pompe et sans suite, pour essayer de trouver dans une promenade agreste et solitaire le plaisir qui le fuyait à Centule. Franchissant d'un pas rapide ces riantes possessions, il tourna ses pas vers une campagne aride ; et des sites escarpés, une nature sauvage s'offrirent bientôt à ses regards. O bizarrerie du cœur humain! disait il en lui-même, cette colline aride que n'embellit jamais une douce verdure, cette sèche bruyère que la bienfaisante rosée ne console jamais, ce torrent qui bouillonne sans cesse, impétueux comme mes désirs, murmurant comme mes pensées. Tous ces objets si tristes pour le voyageur, eh bien! leur vue a plus de charmes pour moi que mes jardins délicieux, qui renferment des eaux pures et jaillissantes, des fleurs de tous climats.

Il est donc vrai que l'Éternel, auteur de toutes choses, place la satiété pour contre-balancer le bonheur, comme il mit l'espérance, compagne du malheur, pour en adoucir l'amertume. Livré pour la première fois de sa vie à de salutaires réflexions, il suivait pensivement un sentier étroit qui paraissait destiné par la nature à n'être franchi que par un solitaire. Desirant savoir où cette route écartée le conduirait, le jeune guerrier continuait sa marche; le terme lui offrit un bois épais dans l'enceinte duquel s'élevait un modeste hermitage. Ce toit rustique, cette cloche dont les sons argentins retentissant dans les airs formaient avec les derniers accens du rossignol un doux concert; cette solitude, ce calme: quelles images pour un cœur fatigué des plaisirs du monde! Le sir d'Abancourt se livra

un moment à la méditation d'objets si nouveaux pour lui; ensuite il pénétra dans l'intérieur de cette paisible retraite, et trouva un hermite vénérable qui, assis tranquillement sur une natte grossière, mangeait avec un air de plaisir et de santé quelques fruits desséchés. En voyant un étranger, le vieillard l'accueillit avec une politesse aimable et une bienveillante cordialité qui annonçait à la fois un homme du monde dans la retraite, et un sage dans la solitude. Après avoir partagé avec joie un repas frugal offert avec grâce, le sir d'Abancourt touché du calme et du bonheur qui semblaient régner autour de lui, hasarda d'interroger l'hermite sur les moyens qu'il avait pris pour atteindre à la félicité, que tous les hommes désirent, que tous poursuivent et que si peu saisissent. — Vous vous trom-

pez, répondit le vieillard : si vous la croyez si loin de vous, l'erreur de la plupart des hommes est de s'imaginer qu'elle n'a été placée que sur des hauteurs élevées; tandis que, semblable à la fleur modeste qui ne croît que sous les buissons épais, on ne rencontre ce bonheur que vous désirez. — Ici le solitaire s'arrêta; et fixant le jeune chevalier avec attention : Jeune homme, lui dit-il, où l'avez-vous cherché ? — Dans le tumulte des cours, répond le fils des héros, au sein des grandeurs, au milieu des trésors, au champ de l'honneur, dans le luxe et les plaisirs; enfin je l'ai demandé à tout ce qui m'entourait, personne ne me l'a procuré ; je l'attendais de mes égaux, ils m'ont forcé à les fuir ; mon maître n'a point su apprécier mes services, et mes rivaux ont vendu trop cher

les hommages qu'ils ne pouvaient me refuser; mes esclaves m'ont trahi; mes amis m'ont prouvé qu'ils n'aimaient que ma puissance; mes flatteurs ont fui quand j'ai voulu les payer en mensonges aussi faux que leurs éloges; enfin que vous dirai-je encore? le tumulte des armes, les intrigues des cours, les ruses de la politique, le charme des plaisirs, le prestige des grandeurs, la pompe des fêtes, le mouvement des passions; j'ai tout vu, tout connu, tout dédaigné; actuellement le vide de mon existence m'accable, je suis seul et n'en suis que plus malheureux. Habitant du désert, oh! dites-moi: comment avez-vous pu, dans cet hermitage solitaire, trouver ce bonheur que j'ai cherché vainement au sein de toutes les jouissances. — C'est précisément, répondit l'hermite, parce

que vous avez trop de moyens d'être heureux, voilà pourquoi vous vous trouvez si à plaindre; la satiété a répandu sa langueur mortelle autour de vous : si vous voulez fixer cette ombre légère, qu'on nomme *félicité terrestre*, écoutez les avis d'un vieillard que le flambeau salutaire de l'expérience guide depuis long-temps.

Vous êtes, à ce que je vois, riche, puissant, au faîte des grandeurs, au sein des plaisirs; la nature vous a comblé de ses dons, la fortune de ses trésors, les arts de leur faveur, le monde de ses caresses, et vous n'êtes pas satisfait de tant de biens! Jeune guerrier, voulez-vous enfin être heureux, faites de bonnes actions et faites-les sans espoir de récompense : croyez-moi, la bienfaisance est la seule vertu à laquelle le ciel ait accordé le glorieux pouvoir de

réaliser, dans cette courte vie, le songe du bonheur. Le sir d'Abancourt, vivement ému du trait de lumière qui s'offrait à lui, s'écria vivement : Se peut-il, grand Dieu ! que j'aie cherché si loin de moi ce que votre bonté avait mis à ma portée en me donnant des richesses ! Vous avez tout fait pour ma félicité, puisqu'elles me procureront les moyens de contribuer à celles des autres. Mais cependant, respectable vieillard, une idée triste m'occupe encore : si la bienfaisance seule a reçu le pouvoir de faire des heureux, donc les riches connaissent seuls ce bien inappréciable ; car les hommes, privés des dons de la fortune, ne peuvent être que les objets et jamais les distributeurs des bienfaits. Alors, que devient la justice de cette Providence, mère de tous les humains, et qui doit avoir

mis le bonheur à la portée de tous? Quelle est votre illusion? reprit le solitaire; le cœur trouve tant de moyens de faire l'aumône! Je vais vous en fournir un exemple. Au midi de mes jours, détrompé de tous les biens auxquels les hommes attachent tant de prix dans le monde; fatigué du siècle et de ses erreurs, des grandeurs et de leur servitude, de la cour et de ses orages, de la fortune et de ses caprices, je vins dans cette retraite sauvage, je laissai derrière moi un ami que je croyais fidèle, et que je chargeai des soins de mes intérêts: tandis que j'édifiai cet hermitage, le perfide me dépouilla; devenu pauvre, je ne changeai pas pour cela de projets; je ne perdais pas d'illusion, mais je croyais perdre les moyensde soulager les malheureux. Arrivé dans ce séjour, je fus désabusé, j'y suis seul,

sans parens, sans amis, sans fortune. Eh ! pourtant le père des malheureux sait à combien de mes frères j'ai eu le bonheur d'être utile; c'est un voyageur égaré à qui j'enseigne sa route, ou bien un infortuné qui lutte contre l'orage, et que je recueille dans ma cellule ! Souvent je cède à un autre ma couche rustique; et, tandis qu'il oublie sur mon humble natte les fatigues de son voyage, je prie le ciel de le rendre sain et sauf dans les bras de sa famille inquiète de sa longue absence.

Plus souvent encore, les agrestes chevriers, les rustiques laboureurs, les bons pâtres des hameaux voisins viennent me rendre dépositaire de leurs peines. Juge de leurs débats, je console les uns, je réconcilie les autres, j'obtiens pour le fils coupable, mais repentant, la bénédiction pa-

ternelle; je détourne l'ennemi furieux de se livrer à la soif de la vengeance qui le dévore : plus d'une fois, j'ai vu, à mes faibles accens, des cœurs livrés au tourment de la haine, se rouvrir aux doux sentimens de la nature et de l'amitié. Voilà, ô jeune homme! le pouvoir de la bienfaisance; elle n'est enchaînée ni par les lieux qu'on habite, ni par la situation où le sort nous place sur le trône comme dans les fers, au milieu des grandeurs comme dans l'obscurité. Comblé des faveurs de la fortune, ou accablé de ses rigueurs, vous pourrez toujours rencontrer l'occasion d'exercer cette reine des vertus : si vous devenez pauvre, opprimé, souffrant, vous trouverez encore des hommes plus malheureux que vous; et s'il ne vous restait plus de bienfaits à répandre, le courage avec lequel vous suppor-

terez vos maux pourra encore être un bienfait pour ceux de vos semblables qui se traîneraient dans le sentier pénible de l'adversité. A votre vue, l'homme timide rougirait de sa faiblesse, et reprendrait à votre exemple cette dignité qui est le plus bel apanage de la vertu malheureuse. Ah! je le vois, répondit le sir d'Abancourt; j'ai eu tort de penser qu'il n'y avait qu'une manière de faire des heureux, et que l'or seul procurait cette douce jouissance : vos exemples et vos sâges avis m'apprennent qû'il existe mille moyens de soulager ses frères. Je retourne à Centule. Instruit désormais de la véritable route qui doit me conduire au bonheur, j'y joins la consolantee spérance qu'il sera indépendant des caprices du sort et des révolutions de la fortune; puisque, dépouillé de tous les biens,

je trouverai toujours dans mon cœur des ressources et des moyens pour consoler de plus malheureux que moi. Partez, mon fils, lui dit l'hermite avec enthousiasme, conservez ces généreux sentimens; quelle douceur pour mes vieux jours d'avoir pu les faire naître dans votre ame? C'est un rayon consolateur du soleil qui luit sur le soir de ma vie; c'est encore une fleur odorante qui, née dans ma solitude, embellira votre séjour, et dont l'agréable parfum parviendra quelquefois sur l'aile du Zéphir jusqu'à moi. Entrez donc, sans balancer, dans la noble carrière qui s'ouvre devant vous; parcourez-la d'un pas ferme; que l'ingratitude et la malice des hommes ne fassent jamais naître dans votre ame la coupable pensée de rétrograder, mon

fils, dans le sentier de la vertu, qui s'arrête, recule, pour vous encourager, affranchir les épines que ceux même pour lesquels vous allez travailler ne manqueront pas de semer sur votre route; songez à l'hermite de la forêt de Ville; dites-vous: Je lui ai promis de faire le bien sans espoir de récompense, et il m'a répondu à son tour qu'une éternelle et brillante me serait donnée en échange dans ma véritable patrie. Le sir d'Abancourt, après ses consolantes assurances, reprit le chemin de la cour d'Angilbert; dès le jour même, il commença d'exécuter ses projets de bienfaisance, le luxe disparut de son palais, ses jardins furent ouverts à ceux qui n'en avaient pas, ses trésors devinrent le patrimoine des pauvres. Les lumières de son esprit servirent

à tirer du sentier de l'erreur ceux que les préjugés de l'ignorance y retenaient : son crédit devint l'appui des opprimés ; sa valeur, le soutien des faibles ; enfin, le sir d'Abancourt ne compta plus ses jours que par ses bienfaits. Mais, comme l'avait prévu le sage Adrien, il trouva beaucoup d'ingrats : sa bonté fut traitée de faiblesse ; sa générosité d'ostentation, sa modération d'orgueil, son humanité de folie, et sa conduite sensible, bienfaisante, généreuse lui fit plus d'ennemis qu'il n'en avait, lorsqu'on savait qu'il n'était que frivole, prodigue, ennuyé : tant il est vrai que les hommes ne pardonnent pas qu'on leur offre le spectacle des vertus qu'ils n'ont pas le courage de pratiquer souvent pour s'affermir dans ses nobles desseins et pour ne pas fermer

son cœur à ses frères ingrats. Le sir d'Abancourt retournait dans l'hermitage de Saint-Lambert, puiser auprès du vénérable solitaire le courage d'achever son ouvrage; et celui-ci répétait à son fils d'adoption: Faites toujours le bien sans espoir de récompense, ou plutôt n'en attendez que de votre cœur et de l'Éternel, et croyez, malgré l'envie et ses tristes succès, la jalousie et ses fureurs, la vengeance et ses perfidies, que vous serez heureux tant que vous resterez bon, indulgent, sensible, généreux et fidèle à tous vos devoirs. Cet élève de la sagesse fut docile à ce conseil salutaire, et goûta le reste de sa longue carrière un bonheur pur et tranquille. En quittant le séjour où il reçut cette science si rare et si difficile de jouir de la vie, je laisse graver sur ces

murs antiques l'histoire du sir d'Abancourt, afin que si jamais le hasard y conduisait un jour quelques ames errantes à la poursuite du bonheur, son exemple leur apprît les moyens de le saisir et de le fixer.

CHAPITRE XXIV.

La Forêt de Ribeaucourt.

Sombre et imposante enceinte des forêts, puissiez-vous me raconter votre charme doux et mélancolique, votre attrait puissant sur l'ame sensible, et les utiles pensées que vous faites naître, surtout lorsque vous rappellez (comme celle que je parcours) un souvenir à la fois historique et touchant. Chênes majestueux qui formez sur ma tête un dôme de verdure, et dont l'épais feuillage me dérobe les rayons éclatans du soleil, comment reconnaître parmi vous l'arbre d'Adèle de Ponthieu (1)?

(1) M. de Saint-Marc, dans son opéra

où retrouver la trace de ses malheurs, et les débris du château qui lui servit d'asile après sa funeste aventure? Jeune Oïcoma, me répond le barde vénérable de la forêt de Ribeaucourt, j'ai entendu tes voeux, et j'applaudis à ta noble curiosité. Malheur aux ames froides et apathiques, que rien n'émeut, que rien n'inspire, et qui traverse avec ignorance toute la route de la vie sans jeter un coup d'œil d'intérêt sur le sort de ceux qui les y précédèrent! Que de voyageurs ont passé comme toi dans ces lieux sans chercher à connaître s'ils furent célèbres jadis, et si les antiques légendes de

---

d'Adèle de Ponthieu, n'a pris du trait historique que le nom de la comtesse de Ponthieu et le lieu de la scène; tout le reste est de son invention.

nos preux ne s'y seraient pas conservées fidèlement dans la mémoire d'un solitaire obscur, mais cher au dieu des beaux arts. — Je l'ai rencontré, lui dis-je. Chantre heureux de la chevalerie, raconte-moi ce fait touchant des annales glorieuses de ton pays. Tu-es digne de m'entendre, répond le barde vivement ému. Oui, je vais retracer dans une ballade rustique la tendresse paternelle du seigneur de Ribeaucourt, les exploits de ses fils, les malheurs d'Adèle de Ponthieu, et l'emportement barbare d'un de nos souverains; la déloyauté du sir de Brucan, la générosité d'un féal chevalier, dont les tours majestueuses et les créneaux fortifiés s'élevaient naguère dans l'enceinte de cette forêt, et qui ont disparu sans retour comme mon bonheur..... Assis paisiblement sur

le tronc renversé de ce chêne qui bravait encore hier les orages en furie, et que la foudre a déraciné pour jamais, daigne prêter une oreille attive à mon récit.

Sur ce sol fortuné que parcourent actuellement sans intérêt le pâtre ignorant, le bûcheron grossier, on voyait jadis un castel, demeure héréditaire de l'honneur et de la vaillance. Le seigneur de Ribeaucourt était plus connu encore par ses exploits et par ses vertus, qu'illustré par une longue suite d'aïeux. Le nom qu'il portait, célèbre dans les annales de son pays, lui avait été trasmis sans tache, et il se flattait de le voir revivre avec gloire dans la personne de ses trois fils, seule et douce espérance de son cœur paternel. Une seule pensée affligeait le vieux Édouard; il apercevait si peu de conformité dans le ca-

ractère de ses enfans, qu'il tremblait que ce ne fût un obstacle à leur bonheur; en effet, le sombre et farouche Oswal, l'avare et ambitieux Raoul, le vaillant et sensible Roger, paraissaient moins unis par les liens du sang, qu'enchaînés ensemble par les lois de la nécesité.

Errant tout le jour sur les traces des bêtes sauvages, et fuyant les beaux sites qu'offre le comté de Ponthieu, pour ne se plaire que dans l'épais· de ces bois, Oswal ne trouvait de bonheur que loin de sa famille et séparé des hommes, objet de sa haine et de ses mépris. Raoul, dévoré du desir d'entasser des richesses, et d'obtenir cet or, objet de ses vœux, s'éloignait de tous les regards observateurs qui auraient pu deviner sa funeste passion; et seul, avec le faible commencement d'une richesse

future, il accusait de lenteur la course du temps, qui semblait seul devoir le mettre en possession de l'opulent héritage de ses ancêtres, et ne calculait dans ses vœux criminels que les moyens de l'augmenter, en doublant le poids de la servitude de ses infortunés vassaux. Roger, bien différent, et seul héritier des vertus de son père, ne songeait qu'au bonheur de sa famille et à la défense des opprimés, pieux comme les nobles Croisés dont il était issu, brave comme les Belges ses ancêtres, sensible et compatissant comme la beauté dont il avait reçu la vie; Roger unissait aux vertus et à la valeur des chevaliers la douceur et les agrémens du sexe qu'il avait fait vœu de défendre, la consolation et l'espoir de son père, le charme et l'amour de ses vassaux, l'ami et le mo-

dèle de tous ses frères d'armes, l'admiration et le désespoir de ses rivaux. Tel était le jeune comte de Ribeaucourt; rien n'eût manqué à son bonheur, s'il eût pu trouver dans sa propre maison les sentimens doux et flatteurs qu'il devait s'attendre à y rencontrer. Mais la sombre jalousie d'Oswal, l'ardente ambition de Raoul, bannissaient toute paix, toute harmonie dans le château de ses pères. Oswal ne pouvait pardonner à son frère d'être l'héritier de toute la tendresse paternelle. Malheureux par la défiance, il ne semblait la dédaigner que parce qu'il avait craint de ne pas l'obtenir. Raoul ne voyait dans Roger que le futur possesseur de ses vastes domaines que convoitait son insatiable passion. Et c'est ainsi qu'aveuglés tous deux par les passions, ils fermaient leur cœur aux doux sen-

timens de la nature. Édouard s'apercevait avec douleur de la discussion de ses enfans, et sa prévoyante sollicitude ne lui faisait jeter que des regards d'effroi sur l'avenir malheureux qui attendait ses fils, lorsqu'ils seraient privés du secours de sa prévoyante expérience et d'une sage sollicitude. Ce n'est pas qu'on dût redouter un crime de la part des deux fiers chevaliers; ils pouvaient haïr un frère, mais non attenter à ses jours. Hubert le savait, et pourtant il n'était pas tranquille, il redoutait surtout l'instant fatal où sa mort laisserait ses vastes possessions à partager entre trois guerriers, trop passionnés pour être justes, trop divisés pour s'entendre, et trop fiers pour céder. Voulant prévenir les suites funestes de cette lutte dangereuse, il réunit un jour ses fils dans

la salle des armures ; et avec ce ton solennel que les pères autrefois prenaient avec ceux qui leur devaient la vie, le seigueur de Ribaucourt leur dit :

Oswald, Raoul, et vous Roger, écoutez-moi : il avance à grands pas, cet instant redoutable où j'irai rejoindre mes aïeux, et rendre compte au dieu de mes pères d'une longue vie que sa miséricorde ne m'avait donnée que pour en faire un usage digne de vous être laissé pour exemple! Ai-je bien rempli cette honorable tâche? Votre vie entière et les regrets que vous donnerez à ma mémoire l'apprendront à la postérité ; mais ce n'est pas de moi que je dois vous entretenir aujourd'hui, c'est de vous seuls, c'est de votre bonheur que je m'occupe. Je voudrais, s'il était possible, léguer à chacun de mes en-

fans la paix de l'ame, sans laquelle il n'y a point de félicité sur la terre; et j'ai cru que le moyen le plus sûr était de ne laisser aux passions haineuses aucun prétexte d'établir parmi vous leur funeste empire; elles rompent tous les liens de la nature, et détruisent ceux de la société; mais quelle en est la source? vous ne l'ignorez pas: c'est l'intérêt. De vastes domaines à diviser, de riches héritages à recueillir, d'immenses trésors à partager, suffisent pour altérer l'union des familles, et semer la discorde où l'on ne voyait jadis que paix et union. Voulant éviter ce malheur à mes enfans, j'ai fait, avec justice, et sans aucune distinction injurieuse, le partage de tous mes biens; chacun de vous peut, dès cet instant, connaître les domaines qui lui sont échus; mais s'il s'en trouvait un assez ambi-

tieux pour n'être pas satisfait de son héritage, ou assez ingrat pour murmurer contre ma volonté, je lui déclare que, déchu de ses droits, je le bannis de ma famille, et le réduis à la faible part qu'il a droit d'attendre de ma justice sévère : ainsi est conçu l'acte qui dispose de mes biens. Soumis et fidèles après ma mort, comme pendant ma vie, votre sort sera brillant ; ingrats et rebelles, ma punition vous attendra même de mon tombeau, et, du sein de la nuit éternelle, je serais encore le protecteur de mes fils et le vengeur de celui qu'un téméraire (s'il s'en trouvait parmi vous) chercherait à opprimer.

A cet arrêt suprême de l'autorité paternelle, Owald, Raoul et Roger s'inclinèrent respectueusement, et, en recevant des mains du sage Édouard l'acte qui réglait leur

sort, ils promirent avec serment d'y être fidèles. Ensuite le vieux chevalier, tirant de son écrin une émeraude d'une grande beauté, dit à ses fils :

Voici encore un bien qui n'est pas de tous ceux que je possédais le moins cher à mon cœur; vous voyez qu'il m'est impossible de le diviser ; d'ailleurs vous pourriez m'accuser de prédilection pour celui en faveur de qui j'en disposerai : il est un moyen plus juste et plus conforme aux intentions du souverain qui, le premier, le mit dans ma famille. Un de nos ancêtres ayant mérité, par son dévouement, l'estime du comte de Ponthieu, son souverain, lui mit au doigt cette bague d'émeraude, en lui disant : Chevalier, c'est le prix de la vertu ! qu'il passe à tous vos descendans, non par droit d'héritage, mais par droit de conquête ! Puisse chaque fils qui naî-

tra de votre race mériter de voir naître à son tour de la sienne un digne possesseur de cette émeraude ! Jusqu'à ce jour, ô mes enfans ! chaque guerrier, du nom de Ribeaucourt, a eu la gloire de pouvoir laisser, à son successeur dans la vie, cette preuve honorable de vertus. Puisse cette longue succession ne point s'arrêter à moi ! Puissé-je, à mon tour, n'être embarrassé que du choix que j'aurai à faire entre vous ! Partez pour trouver les occasions d'obtenir la préférence, et ne revoyez ces lieux qu'avec des titres certains pour concourir : mais pour enflammer davantage votre valeur, écoutez avant l'histoire du premier possesseur de cette émeraude.

Le comte de Ponthieu régnait avec gloire sur le peuple le plus brave et le plus généreux ; cher à ses voisins, et pouvant en compter plusieurs au nom-

bre de ses parens, tout fortifiait sa puissance et assurait son bonheur. Pour l'augmenter encore, la nature l'avait rendu père d'une fille charmante. Adèle, c'était son nom; seize ans, son âge; l'innocence et la candeur, sa plus belle parure; vingt chevaliers s'offrirent pour lui plaire; mais parmi les plus empressés, on remarquait le sir de Brucan et le seigneur de Ribeaucourt. Fiers tous deux du titre qui les unissait au comte de Ponthieu, il paraissait difficile de choisir entre ces rivaux, et de prononcer lequel méritait mieux la main d'Adèle. Cependant, reçus également avec la même distinction, le seigneur de Ribeaucourt, impatient de connaître son sort, osa le premier interroger son souverain et son ami sur ses projets pour sa fille, et lui témoigner le desir qu'il avait de s'unir à sa famille par

les liens les plus chers, les plus doux. En entendant cet aveu, le comte affligé avoua sans détour que, depuis l'enfance, la main d'Adèle était promise au comte de Saint-Valery; que rien ne pouvait empêcher, ni même retarder cette union; et que, sous peu de jours, le futur époux de l'héritière du Ponthieu devait se rendre dans Abbeville pour conclure ce mariage. A cet arrêt funeste, le sir de Brucan fit éclater un désespoir impétueux comme toutes ses passions; le seigneur de Ribeaucourt, plus calme, sans être moins affligé, sollicita seulement la faveur de n'être pas témoin de cette union si cruelle à son cœur, et s'éloigna, dès le même jour, du palais qu'habitait Adèle, pour gémir, sans témoins, dans ces lieux, sur le renversement de tous ses projets de bonheur.

Peu de temps après son départ, le comte de Saint-Valery fit son entrée solennelle dans la capitale du Ponthieu. Reçu en triomphe dans Abbeville, devenu possesseur du trésor le plus précieux pour une ame honnête, je veux dire une femme vertueuse et sensible; rien ne semblait devoir troubler sa félicité; mais hélas! est-il sur la terre de bonheur parfait? Le grand du siècle croit le saisir sur les hauteurs de la vie; il échappe à sa poursuite: le favori de la fortune le cherche en vain autour de lui, il trompe son attente: l'amant de la gloire l'appelle au milieu de ces succès, il fuit le conquérant, et ne s'assied pas avec les vainqueurs du monde sur leurs chars de triomphe.

Qui le connaîtra donc ce bien si rare, si précieux? Qui le connaîtra? Le mortel généreux qui étouffe la

voix de ses passions pour accomplir les devoirs sacrés que la vertu impose ; l'exemple touchant du seigneur de Ribeaucourt que je vais retracer le prouvera.

Les fêtes et les joûtes que donna le comte de Ponthieu en réjouissance du mariage de sa fille étant finies, l'époux d'Adèle se disposa, malgré les vœux de sa compagne, à retourner dans Saint-Vallery ; inutilement celui qui lui avait confié le soin de ce qu'il avait de plus cher, sollicitait-il encore quelques jours, quelques momens de bonheur, l'heure du départ avait sonné. Palais de tes pères, berceau de ton enfance, compagnes fidèles de tes jeunes années, Adèle, il faut tout quitter pour des lieux inconnus, des vassaux étrangers, une nature sauvage et un maître altier. Murs chéris d'Abbeville, votre

belle souveraine vous perd de vue, et la pompe qui l'environne ne peut la consoler de ce départ qui lui fait verser tant de larmes ; bientôt la douce résignation, la tendresse d'un époux, la flatteuse espérance séchèrent ses pleurs ; la comtesse de Saint-Valery moins triste souriait déjà à l'image de l'avenir qui s'offrait à elle, lorsqu'en pénétrant avec sa suite dans l'intérieur de cette forêt, une troupe de guerriers se précipite en armes sur l'escorte paisible qui ne s'attendait pas à cet assaut, et terrasse les plus intrépides des écuyers de Bernard; lui-même blessé ne peut défendre sa triste compagne, les ravisseurs disparaissent triomphant avec leur proie. A cet affreux événement, le comte de Saint-Valery fait retentir l'air de ses gémissemens, il redemande au

ciel Adèle ou la mort ; plusieurs de ses ennemis craignant que ses plaintes ne les trahissent et ne fassent découvrir la trace de leurs pas, reviennent à lui ; sans pitié pour son état, ils l'attachent inhumainement à un chêne ; ensuite ils le quittent, en le félicitant ironiquement du bonheur qu'il a eu d'obtenir la main de la charmante Adèle, et de l'emporter sur ses concurrens, le seigneur de Ribeaucourt et le sir de Brucan. A cette insulte amère, l'infortuné comte de Saint-Valery sent bien que le coup qui le frappe part de la main d'un rival irrité ; mais il ne sait sur lequel des deux arrêter ses soupçons : d'ailleurs, quand il le connaîtrait, que pourrait-il faire ? Adèle est perdue sans retour, et la mort seule est la perspective qui s'offre à lui. Dans ce cruel état, Bernard n'a plus d'espérance,

le sombre désespoir semble être son partage, lorsque tout-à-coup il entend le cor, précurseur des amans de Diane ; à ce son bienfaisant qui lui promet des secours, l'espoir renaît dans l'ame du malheureux captif, il fait retentir les airs du bruit de ses plaintes et des gémissemens de sa douleur, l'écho fidèle les répéte au loin. L'attente de l'époux d'Adèle n'est pas trompée, des voix humaines se font entendre, et un chasseur paraît suivi de sa meute. En apercevant le comte de Saint-Valery, le seigneur de Ribeaucourt (car c'était lui-même) recule de surprise et d'étonnement ; à la vue de son rival sanglant et enchaîné, il oublie le malheur dont il est cause, l'amertume qu'il répand sur ses jours ; il oublie enfin qu'il aime Adèle, et se précipite pour délivrer son époux. Lors-

que les chaînes furent brisées, son libérateur lui demande l'explication du singulier état où il l'a trouvé. Bernard ne peut donner que de faibles éclaircissemens, et témoigne son inquiétude sur le sort de la comtesse. A ce nom chéri, le seigneur de Ribeaucourt partage les alarmes de l'époux d'Adèle, et parcourt la forêt dans l'espérance de découvrir quelques traces de cet enlèvement. Il ne fut pas trompé, la malheureuse comtesse de Saint-Vallery fut trouvée dans le même état où ses ravisseurs avaient laissé son époux. Etonné de cette barbarie dont on ne devine pas le véritable motif, on s'empresse de prodiguer à cette triste victime tous les soins de la tendre pitié. Quand Adèle est un peu remise de cet assaut cruel, le seigneur de Ribeaucourt lui propose de venir oublier ses alarmes

dans son château et de s'y reposer quelque temps. Le comte de Saint-Valery accepte avec joie ; Adèle, sûre de son innocence, se confiant sans alarme à la foi d'un chevalier loyal, brave et du même sang qu'elle, ne conçoit aucun danger à cette démarche, et se rend sous sa garde au château de Ribeaucourt. Après y avoir donné plusieurs jours à la reconnaissance et à l'amitié, le comte de Saint-Valery veut reprendre la route de ses états ; mais sa compagne a reçu du comte de Ponthieu une lettre sur le danger qu'elle a couru, et sur le desir qu'il éprouve que ses enfans reviennent se réjouir avec lui du bonheur d'y avoir échappé. La tendre Adèle desire revoir encore son père et Abbeville ; Bernard cède à ses vœux, et les deux époux, après avoir témoigné à leur noble hôte

leur vive reconnaissance, l'engagent à les accompagner à la cour de leur père. Le seigneur de Ribeaucourt y consent; il craint qu'un refus n'afflige Adèle et n'éveille les soupçons jaloux du comte de Saint-Valery; d'ailleurs tranquille sur le pouvoir de ses principes, et sur la force de la vertu, il ne voit aucun péril dans une action si simple. De retour dans Abbeville, le comte de Ponthieu reçoit froidement le seigneur de Ribeaucourt, ne parle point de l'évènement de la forêt, et comble sa fille des témoignages affectueux d'une tendresse vraiment paternelle. La malheureuse Adèle, qui ne prévoit pas l'abîme que la haine jalouse a creusé sous ses pas, se livre sans défiance à ces effusions qui comblent de joie son cœur sensible; la journée entière du retour se passe dans cette douce ivresse; le

soir, au moment de se livrer au sommeil, le comte de Ponthieu dit à sa fille, d'une voix imposante : Adèle, je vous attends demain au bord de la mer; c'est dans ce lieu rempli de la puissance suprême du Maître de la nature, que je veux avoir avec vous une explication sur un sujet important et duquel dépend le repos de ma vie. La comtesse de Saint-Valery, intimidée de l'air sévère de l'auteur de ses jours, répond, en baissant les yeux, qu'elle se rendra aux ordres de son père : celui-ci s'éloigne en croyant voir dans son trouble la confirmation de cet odieux soupçon.

Le lendemain, au lever de l'aurore, Adèle, fraîche et belle comme le jour qui commence, et portant au fond du cœur ce calme que la seule vertu peut procurer, se rendit à l'invitation du comte de Ponthieu. En ar-

rivant sur les bords du perfide élément qui baignait la plage, elle fut un moment troublée par la vue d'un noir orage qui se préparait. Pauvre Adèle! c'était l'avant-coureur sinistre de celui encore plus affreux qui allait fondre sur ta tête! Le comte de Ponthieu, en remarquant le signe d'effroi que laissait échapper sa fille, lui dit d'un ton sinistre : Vous avez peur, à ce qu'il me semble, de cette mer en courroux. — Que pourrai-je craindre auprès d'un père? répond tendrement l'innocente Adèle. — Si la seule idée de la tendresse paternelle vous rassure, votre calme ne sera pas de longue durée; il n'en existe plus dans mon cœur pour vous depuis le jour affreux où, violant les droits sacrés de l'honneur, vous avez livré votre personne et celle de votre époux entre les mains

d'un perfide ravisseur. — Que voulez-vous dire, mon père ? J'atteste le ciel que j'ignorais l'attaque que la haine a dirigée contre nous; que je ne connais pas encore le nom du téméraire qui a osé troubler notre marche paisible; et que sans les secours généreux du seigneur de Ribeaucourt, vous n'auriez plus de fille.—Le traître avait bien concerté avec vous cet odieux complot; sa mort ainsi que la vôtre vengeront ma gloire outragée : opprobre de mon sang, dame de Domart, il faut mourir! — A cet arrêt cruel, prononcé d'une voix foudroyante, la malheureuse Adèle perd l'usage de ses sens. — Le cruel comte de Ponthieu saisit sa victime sans pitié, l'enferme dans une prison flottante, et la livre ainsi à la fureur des vagues en courroux. Tandis que cette scène tragique se passe sur la plage, ce père

barbare médite en secret d'achever sa vengeance, et de tendre un piège au seigneur de Ribeaucourt, afin de lui ôter une vie que dans son erreur il croit souillée par un lâche attentat; mais le ciel protecteur de la vertu, qui ne l'abandonne jamais sans défense aux coups des méchans, permit que l'un des guerriers, chargé de commettre le crime, oppressé par les remords, vînt lui avouer cette trame odieuse. Le seigneur de Ribeaucourt, étonné de voir un loyal chevalier transformé en vil assassin, et un maître généreux trahir les lois sacrées de l'hospitalité, résolut, pour épargner un forfait à son parent abusé, de fuir pour quelque temps sa terre natale, et d'aller chercher, sur les côtes d'Albion, un asile sûr et une retraite honorable. Profitant donc des ombres de la nuit, le

seigneur de Ribeaucourt s'éloigne du palais d'Abbeville, s'embarque dans un esquif léger, et aborde un vaisseau anglais stationné non loin du port. Se faire connaître, y obtenir un passage, et cingler vers les bords de la Tamise, ne fut pour lui que l'affaire de peu d'heures; au point du jour, assis tristement sur la proue du navire, contemplant avec regret la terre chérie du Ponthieu qui disparaissait à ses regards, et ne prévoyant pas le malheur arrivé à la charmante Adèle, le seigneur de Ribeaucourt songeait à cette beauté naïve, et formait en secret des voeux pour son repos, lorsque soudain un orage affreux éclate avec violence, et ramène le vaisseau aux bords qu'il vient de quitter. Tous les efforts du pilote ne peuvent commander à la tempête; il faut céder sagement à la direction

qu'elle fait prendre au navire : tout l'équipage alarmé invoque le ciel, et redoute un malheur. Enfin la fureur des vents se calme, et, sur le déclin de l'orage, on aperçoit sur les flots une machine extraordinaire, qui vogue doucement, comme dirigée par une puissance merveilleuse. A cette vue, on se précipite en foule sur le pont ; chacun voudrait voir et atteindre l'objet de sa vive curiosité. Le seigneur de Ribeaucourt, plus entraîné encore que les autres vers cet objet singulier, cherche à l'atteindre. On met une barque à flots ; il veut la diriger; le succès couronne ses efforts : il atteint cette machine flottante et la conduit, non sans beaucoup de peine, dans le vaisseau ; en y arrivant, on l'ouvre, et les regards effrayés aperçoivent, ô surprise ! ô terreur ! une femme privée de vie, mais belle en-

core dans les bras de la mort. En reconnaissant la comtesse de Saint-Valery, qu'on se peigne, s'il est possible, l'excès du désespoir du seigneur de Ribeaucourt ; ne pouvant deviner la cause d'un événement si tragique et si bizarre, il se perdait en conjectures, lorsque tous les soins prodigués à la malheureuse Adèle lui rendent l'usage de ses sens ; elle rouvre ses beaux yeux à la lumière, revoit, gémissant à ses côtés, un parent, un ami ; à cette douce vue, ses larmes coulent ; elle se croit encore dans le palais d'Abbeville, et la triste réalité disparaît pour faire place à de douces espérances. Quand les forces de l'épouse du comte Bernard furent entièrement revenues, et que toute inquiétude pour ses jours fût dissipée, elle demanda par quel hasard singulier elle revoyait près d'elle, sur la

mer, celui qu'elle devait croire tranquille dans Abbeville. Sans chercher à lui cacher la vérité, son cousin lui raconta les projets du comte de Ponthieu, et le bonheur singulier qu'il avait eu d'échapper à sa fureur. Ce récit, joint à son action barbare contre son propre sang, fit juger qu'ils étaient victimes d'un odieux complot tramé pour les perdre, et que le père d'Adèle, cruellement trompé, transformait en projet coupable un secours que la Providence seule avait ménagé. Voulant donner le temps au comte de Ponthieu d'être éclairé, et redoutant un nouveau crime de sa part, le protecteur d'Adèle voulait conduire sa belle parente sur la terre hospitalière d'Albion; mais elle refusa d'aller y chercher un asile. Non, Albert, lui dit-elle, je dois être épouse fidèle, et fille

respectueuse. C'est donc dans les lieux où vivent les objets de sa tendresse qu'Adèle veut mourir. Si le comte de Saint-Valery, abusé par des méchans, me soupçonne aussi; que mon père refuse de croire à ma justification, et doute encore de mon innocence, je le sens; ma douleur me conduira dans la tombe. Albert, ce sera vous que je chargerai du soin de recueillir ma froide dépouille, et de lui donner un asile auprès du chêne antique où vous m'avez trouvée dans les premiers jours de mon malheur; vous viendrez quelquefois y gémir sur mon sort, et vous l'appellerez l'*arbre d'Adèle de Ponthieu.*

A cette ferme résolution de retourner dans les murs d'Abbeville, le seigneur de Ribeaucourt n'opposa plus rien; il sentit que la vertu ordonnait cette démarche; et, plus ja-

loux de l'honneur de la comtesse de Saint-Valery, que de la conservation de son existence, il céda à ses vœux. La nature redevenue calme, n'opposant plus d'obstacles aux projets des pilotes pour obéir aux desirs de leurs illustres passagers, ils les débarquèrent sur la terre chérie qu'Albert et sa jeune cousine n'espéraient plus revoir. En les apercevant, mille cris de joie se firent entendre de toutes parts ; les fidèles habitans d'Abbeville croyaient leur belle souveraine ensevelie pour jamais dans le sein de la mer. Qu'on juge donc de leur ivresse en la revoyant ?

Portés en triomphe aux portes du palais, la comtesse de S.-Valery et son libérateur étaient déjà dans l'enceinte qu'habitait le comte de Ponthieu, sans qu'il se doutât de l'événement

heureux que le ciel lui ménageait dans sa bonté propice. Hélas ! il était temps que cette faveur inattendue vînt soulager son cœur oppressé du poids affreux des remords! la trame odieuse était dévoilée à ses yeux ! L'auteur de tant de maux, le cruel sir de Brucan, ayant appris la disparition du seigneur de Ribeaucourt et la mort d'Adèle, jugeant bien que ces deux crimes étaient la suite de son noir complot, s'éloigna pour jamais de la cour de son malheureux parent; mais ne voulant pas perdre le cruel plaisir d'enfoncer le poignard du regret dans le cœur de sa victime, il écrivit au comte de Ponthieu, en le quittant, ces affreuses paroles : *Tu m'as refusé la main d'Adèle; mais je suis vengé de tes dédains injurieux, actuellement que tu l'as perdue sans retour, et que sa mort est*

ton ouvrage. Père crédule et barbare, apprends à me connaître; ta fille et ton ami étaient innocens, le jour n'est pas plus pur que leur ame! Moi seul, j'ai tout fait, tout conduit et tout arrangé pour les perdre; du fond de la retraite où il bravera ton impuissant désespoir, le sir de Brucan jouira de tes remords et de ta douleur! Qu'on juge, s'il est possible, de l'excès de désespoir du comte de Ponthieu, en voyant la profondeur de l'abîme qu'il avait creusé sous ses pas. On ne sait à quelle cruelle extrémité l'aurait conduit la violence de ses passions, si, dans l'instant même où son œil égaré se portait avec effroi sur ce billet funeste, Adèle ne se fût précipitée aux genoux de son père, en revoyant cette fille chérie et cruellement outragée. Le coupable comte la

relève avec tendresse, la serre fortement contre son cœur, et ne peut que l'arroser des larmes du repentir et de l'amour paternel. Après ces douces effusions, Albert, le généreux Albert, reçut toutes les excuses et les expressions de la reconnaissance de son parent pour les services qu'il avait rendus à sa famille. Ma tâche n'est pas encore remplie, répondit modestement le seigneur de Ribeaucourt, je vois Adèle rendue à son père et réuni à son époux; il ne me reste plus qu'à la venger du procédé déloyal du sir de Brucan. Le traître a eu beau fuir, rien ne pourra le dérober à ma juste colère, ni l'épaisseur des forêts, ni l'enceinte des bois, ni la hauteur des montagnes, ni la profondeur des précipices; je le chercherai partout, partout mon bras saura l'atteindre, vous venger et le

punir; noble dévouement d'un cœur vertueux. Adèle en sentit tout le prix, son père approuva le zèle du généreux Albert; et le comte de Saint-Valery, dont l'ame honnête n'avait pu accueillir les odieux soupçons que la jalousie aurait voulu y faire pénétrer, disputa au seigneur de Ribeaucourt le soin glorieux de poursuivre le lâche ennemi de leur repos. Ce moment si desiré arriva enfin, malgré ses précautions pour se dérober aux recherches de ceux qu'il avait si indignement outragés. L'asile qu'il s'était choisi fut découvert; et ce déloyal chevalier fut cité au banc des dames pour rendre compte des motifs de son odieuse accusation contre la belle comtesse de Saint-Valery. Inutilement son audace astucieuse cherchait-elle à s'envelopper des ombres du mystère, et à déguiser les indignes

motifs de sa conduite ; son écrit et les preuves irrécusables qu'on produisît contre lui, achevèrent de dévoiler sa scélératesse, malgré le mépris qu'il inspirait. Le seigneur de Ribeaucourt voulut bien lui faire l'honneur de se mesurer avec lui en champ clos ; le combat fut long, sanglant ; mais enfin le parti de la justice et de l'honneur triompha. Terrassé sur la poussière, le sir de Brucan fit, d'une voix éteinte, la confession de ses crimes, et supplia les objets de son affreux complot de lui pardonner ses forfaits. Après cet aveu solennel qui rendait à l'innocence d'Adèle tout l'éclat dont elle brillait avant ce funeste événement, son noble défenseur fut porté en triomphe au palais où le comte de Ponthieu le reçut avec transport, et lui remit cette bague d'eméraude comme un gage de sa

profonde reconnaissance, en lui imposant la loi que je vous ai fait connaître, et qui s'est accomplie fidèlement dans notre maison. Voilà, ô mes enfans! le glorieux exemple que je voulais remettre sous vos yeux. Qu'il soit empreint dans votre mémoire en quittant ce séjour, et qu'il exalte encore, s'il est possible, le sentiment de l'honneur qui doit être si puissant dans le cœur de tout chevalier français. Partez donc sans délai pour chercher les occasions de mériter mon suffrage, et d'obtenir ce prix glorieux que vous ne devez qu'à la force de vos droits, et nullement à l'appui de ma tendresse. Après cette déclaration, les trois jeunes chevaliers se disposèrent, quoique avec peine, à quitter le toit héréditaire de leurs aïeux. Oswald regrettait ses sombres forêts; Raoul, d'abandonner ses trè-

sors; et Roger, de laisser son vieux père dans la solitude et l'abandon. Cependant, malgré leur répugnance, ils obéirent; et l'astre du jour, en commençant d'éclairer le sommet des antiques créneaux, les trouva prêts à les quitter. Le comte ne vit pas sans peine ses enfans s'éloigner de lui; cependant, sûr de leur conduite, et desirant laisser un successeur de ses rares vertus, il pressa un départ qui devait lui faire connaître lequel de ses fils remporterait le prix, et son cœur paternel désignait secrètement le vainqueur. Mais il attendait avec impatience de pouvoir le couronner: déjà la trompette du départ avait sonné. Oswald, Raoul et Roger, montés sur de fringans coursiers, faisaient mille tours d'adresse sous les yeux de leur père, lorsque le dernier des fils d'Edouard aperçoit une larme

dans les yeux de celui qui avait bravé la mort tant de fois dans les combats. Ce signe de faiblesse l'afflige, il veut épargner sa tendresse, et se dérobe par un départ précipité à de trop pénibles adieux : les deux frères suivent l'exemple de Roger ; bientôt le vieillard erre seul dans l'enceinte de ses tristes murs, et redemande en vain, au berceau de son enfance, les appuis de sa vieillesse.

Les longs jours de l'absence se traînent lentement. Édouard l'éprouva quelquefois ; il regrettait d'avoir lui-même prescrit cet exil à ses fils. Plus souvent son imagination, flattée par de douces espérances, lui représentait Roger, de retour près de lui, ayant désarmé par ses vertus les prétentions de ses frères, et jouissant au sein de sa famille du plus doux triomphe, celui du sentiment. Ainsi

porté sur les ailes de la confiance, le vieux chevalier traversait moins tristement la vie, lorsque, après une longue attente et une pénible incertitude, il entendit un jour le cor précurseur de quelques voyageurs : son cœur l'avertit que cette arrivée l'intéressait ; il arrive au pont-levis au moment où il s'abaissait sous les pas de ses trois fils. Quel moment pour un père, à la vue de ses enfans ! Le comte de Ribeaucourt oublie ses chagrins, ses sujets de mécontentement ; il oublie qu'il y en a un de préféré, il les serre tous contre son sein, ce sein paternel si cruellement déchiré par leur division ; et en les réunissant ensemble dans ses bras, il semble espérer de leur faire partager en particulier l'amour qu'il leur porte à tous. Tant d'effusions attendrissent Raoul et Oswald ; l'un oublie sa défiance,

l'autre son ambition, et la nature commence à parler à leurs cœurs ulcérés. Après les premiers momens donnés au bonheur de se revoir, le vieux chevalier exige que ses fils accordent au repos les restes du jour, et que l'examen de leurs droits, à la possession de l'émeraude, soit remis au jour suivant. Ils acceptent, se retirent pour réparer leurs forces et puiser dans la coupe du sommeil l'oubli de leurs fatigues; mais, en s'éloignant, chacun emporte dans son cœur l'espoir de la victoire, et montre dans ses regards une noble assurance, signe presque certain d'une glorieuse réussite. Au lever de l'aurore, les jeunes prétendans devancèrent leur juge dans la salle des armures ; un silence d'observation règne entre eux ; ils semblent craindre de laisser deviner leur pensée.

Édouard arrive, une douce joie brille dans les yeux de Roger; l'inquiétude a banni la confiance du cœur d'Oswald, et l'ambitieux Raoul laisse lire sur son front un impatient desir. Le vieux chevalier s'assied, et fait signe à Oswald de s'approcher. — Venez, mon fils, la nature vous accorda le premier à mes vœux; il est juste aussi que le premier vous me fassiez connaître vos droits: parlez à votre juge, qui, s'il ne peut vous couronner, n'en restera pas moins votre père. — Oswald s'incline respectueusement et commence ainsi :

Vous savez, seigneur, que, d'après vos ordres, je me suis éloigné de ces lieux pour chercher les occasions de mériter votre suffrage, et de fixer votre choix. Le desir seul d'obéir aux volontés d'un père a pu me décider à cet exil. Insensible à l'ambi-

tion, méprisant cette vapeur légère que les hommes ont nommé *gloire*, et qui se dissipe devant l'insensé qui la cherche, j'aurais préféré, sans vous, la paisible enceinte de la forêt de Ribeaucourt au théâtre de la cour orageuse de Louis XI, les honneurs qui m'y attendaient ne pouvant consoler mon cœur du spectacle des vices qui y règnent.

Je vous en épargnerai, seigneur, l'affligeante peinture: vous avez connu jadis le monde; la scène mouvante qu'il offre n'a changé que d'acteurs. Une génération entière a disparu; ses crimes et ses folies, elle les a légués à la génération présente; celle qui s'élève à son tour recueillera cet héritage funeste, et c'est ainsi que tout passe, tout se détruit sur la terre, excepté le crime, et le malheur qui en est la punition et la

suite. J'ai vu ce composé bizarre de grandeurs et de bassesse, d'opulence et de misère, de luxe et d'indigence, d'ambition et d'inertie, des talens extraordinaires dans l'oubli, l'ignorance présomptueuse établie juge du savoir modeste, la valeur sans distinction, le mérite sans récompense, les honneurs devenus le partage du vice triomphant, la vertu opprimée ou négligée disparaître du sein d'une société avilie et superbe. Voilà, seigneur, l'affreux tablleau qu'a offert le monde à mes regards. Jeune encore, élevé dans l'innocence et l'honneur, un triste pressentiment m'avertissait de la contagion qui y règne. En vain votre sage prévoyance cherchait-elle à dissiper de sombres craintes, ennemies de mon repos et contraires au bonheur. Les écrits salutaires de quelques sages m'avaient appris de bonne

heure, à connaître les hommes, à détruire des illusions mensongères, et à juger la vie comme elle nous a été donnée, non comme nous desirerions qu'elle fût. Ainsi précautionné contre les surprises de mon cœur et les préventions flatteuses de mon imagination, j'ai tout vu, tout apprécié; bientôt j'en ai détourné les regards, persuadé de ne jamais rencontrer, dans cette caverne d'affreux reptiles, l'occasion de mériter votre suffrage. Oui, seigneur, j'ai fui l'opulente cité, les palais magnifiques, les portiques du temple de Thémis. La corruption, assise partout en souveraine, y donne des lois. J'ai visité les hameaux plus modestes, l'humble chaumière du pauvre, le toit héréditaire du laboureur, l'asile moins rustique du villageois industrieux, la tente mobile du pasteur, l'agreste solitude du che-

vrier, partout l'innocence a disparu, la piété a fait place à l'affreuse licence, le joyeux travail à la pesante oisiveté, la douce paix à l'affreuse discorde, l'amour des devoirs à l'oubli des principes, la naïve simplicité à l'affectation compagne du vice, l'heureuse ignorance à la perfide science du mal.

Ainsi perverti, le hameau a perdu cette fleur d'innocence, sa plus belle parure, et l'asile de la nature est flétri par les vices de la société, il a fallu m'éloigner encore : désespérant de rencontrer nulle part l'occasion de remporter la palme promise à nos travaux, je revenais, seigneur, dans l'heureux séjour que vous habitez, oublier près d'un père vertueux l'affligeant tableau qui s'était offert à mes regards, lorsqu'un jour le hasard a voulu qu'en traversant la distance

qui nous séparait, j'ai rencontré sur ma route un lac rapide : ses bords étaient couverts d'une foule immense de femmes éplorées ; une d'elles entre autres, à genoux, les yeux fixés sur les eaux, les mains élevées vers le ciel, semblait, dans l'attitude la plus touchante, implorer le secours de la Divinité ; ses larmes, son silence éloquent, ses regards désespérés, cette sombre terreur répandue sur des traits célestes, tous disaient à mon cœur : c'est une mère qui pleure son enfant. Attendri par cette scène de douleur, j'interroge une jeune fille qui me répond qu'elle avait été attirée sur ces bords par les cris d'un jeune enfant qui venait de tomber dans le lac en jouant imprudemment trop près du rivage ; que sa pauvre mère n'avait pu le préserver, et qu'on avait eu bien de la

peine à l'empêcher de se précipiter après lui. Savoir le malheur, plonger dans le lac, retirer l'enfant, le rendre vivant à sa mère, jouir de son ivresse, recevoir les bénédictions d'une peuplade entière, tout cela ne fut, seigneur, que l'affaire d'un instant. Heureux des larmes que j'avais séchées, transporté de la vive joie de cette bonne famille, consolé des tourmens d'une sombre mysanthropie par la douceur d'avoir fait des heureux, je suis revenu près de mon juge soumettre à sa décision suprême la seule action qui puisse mériter quelque éloge; si elle n'est pas digne de remporter le prix, je m'en consolerai: n'ai-je pas reçu la plus flatteuse récompense, les bénédictions du pauvre? — Mon fils, répondit le vieux comte, votre action est belle, c'est un trait d'humanité dont le

souvenir aura toujours des charmes pour votre cœur sensible; mais vous conduire autrement que vous ne l'avez fait eût été indigne d'un homme et d'un chevalier. Quel est l'être assez farouche pour voir périr un infortuné sans essayer de le sauver? Comment surtout refuser de secourir le malheur lorsqu'il s'offre à nous sous les traits touchans de l'innocence! et, sollicité par la beauté, je n'aurais pas reconnu Oswal, s'il eût été insensible aux larmes d'une mère et aux gémissemens de l'enfance en danger. Oui, mon fils, votre action est dans la nature. Malheur aux siècles dépravés, aux âges corrompus où l'humanité ne sera plus regardée comme un devoir, et où il y aura des prix accordés à un mouvement de l'ame si simple! Sauver son semblable est un devoir et non une vertu,

il n'est pas de récompense pour cela!
l'approbation de votre conscience et la joie de cette famille que vous avez consolée, voilà votre triomphe. A cet arrêt décisif de l'autorité paternelle, Oswald se retire. Raoul s'approche, Raoul le plus ambitieux des hommes, qui ne voit dans une récompense honorable que le moyen d'assouvir son avarice, ne doute pas un instant que le prix ne soit pour lui.

Seigneur, dit-il, aussi soumis à vos lois comme pouvaient l'être vos autres fils, j'ai tenté comme eux de remporter la victoire : ai-je réussi? Vous allez en juger. Pour en obtenir les moyens j'ai tourné mes pas vers une cour nombreuse et brillante; cette mer orageuse, vous le savez mieux que moi encore, est fertile en naufrage. A peine arrivé sur ce théâtre pompeux de chute et d'élévation,

de fortune et de disgrâce, la conformité de goût et de sentiment m'unit à un seigneur riche et puissant, favori de son roi, ami du peuple, redouté des grands, sa faveur paraissait solide et son crédit inébranlable. Tout-à-coup devenu suspect à son maître, en butte aux calomnies des courtisans, trahi par ses flatteurs, l'infortuné Miaski ne put dérober au glaive une tête proscrite qu'en fuyant la nuit et en cherchant dans une retraite obscure un asile contre tant de dangers. Nous habitions le même palais, je fus le dépositaire de ses trésors et le confident de ses malheurs; il m'était facile, en le trahissant, d'envahir sa fortune, de livrer au prince une victime à la possession de laquelle étaient attachées de grandes récompenses, et d'obtenir une faveur qu'un tel ser-

vice m'aurait sans doute procuré. Au lieu de cela, j'ai facilité l'évasion de Miaski, et lui ai fait tenir ensuite fidèlement ses richesses dont j'étais dépositaire, et dont j'aurais aisément pu m'emparer, puisqu'il n'avait aucun indice ni aucun moyen pour les retrouver et me forcer à les rendre. Cette conduite, seigneur, n'est-elle pas digne de récompense ? — Oui, mon fils, et vous la recevrez de votre conscience qui vous aurait puni par de sévères remords, si vous eussiez été assez lâche pour trahir un ami opprimé, ou assez vil pour vous emparer de ses dépouilles : il y aurait eu de quoi mourir, vous de honte et moi de douleur si vous eussiez agi autrement que vous ne l'avez fait ; car la probité est un devoir, non une vertu ; cette action est juste, mais n'est pas généreuse. Livrer un mal-

heureux dont on connaît l'innocence à ses injustes persécuteurs, tromper la confiance, aggraver l'infortune d'un ami qui se livre à nous, fonder son élévation sur sa ruine, et sa fortune sur le vol et sur l'iniquité. Juste ciel!...... Raoul, quelle horrible image.... je vous désavouerais pour l'héritier de mon nom et pour être de mon sang si vous aviez pu arrêter un instant votre imagination sur cette détestable pensée sans reculer d'horreur! éloignez-vous, le prix de la vertu ne doit pas être pour vous.

Le second des fils d'Edouard se retire en jetant sur Roger qui s'avance un regard d'envie et d'amertume. Le noble et modeste Roger s'incline devant son père, et lui dit : Comme mes frères, seigneur, j'ai tourné mes pas vers des contrées lointaines; arrivé à la cour du brave Castillan, j'y fus

accueilli avec une bienveillance que je ne devais sans doute qu'au nom que vous m'avez transmis. Aimé du souverain, les courtisans semblèrent rechercher ma faveur, le peuple mon appui, les grands mon amitié. Une faveur soutenue éveille bientôt l'envie et attire la haine, je ne l'éprouvai que trop. Le comte Rodolphe, ancien page et compagnon des jeux du souverain, crut voir dans mon élévation le terme de la sienne; jaloux d'une faveur qui s'éloignait de lui, il espéra de trouver dans ma perte les moyens de se soutenir.

Tout ce que la haine la plus active, la jalousie la plus effrénée, la calomnie la plus noire, la méchanceté la plus réfléchie peuvent inventer, furent mis en usage pour me perdre; l'amitié du souverain et la bienveillance de toute la cour déjoué-

rent les projets de Rodolphe. Désespéré de ne pouvoir réussir, le meurtre fut sa dernière ressource; de vils scélérats, gagnés par son or, devaient trouver dans mon sang les moyens d'assurer leur coupable fortune.

Un d'eux, vaincu par les remords, m'instruisit du complot formé par son maître, et me fit passer les preuves de cette odieuse trame. Je pouvais, en les montrant au roi, me délivrer des persécutions de Rodolphe, me venger de lui et le perdre sans retour. Je préférai le vaincre en générosité, je fis éloigner, avec une récompense bien méritée, le sbire moins inhumain à qui je devais la vie; je renvoyai au comte les preuves qu'on m'avait données de sa noire trahison, et l'invitai à ne plus nourrir dans son ame d'aussi coupables pro-

jets. Robolphe me fit répondre par une main inconnue que sa rage ne serait désarmée que dans mon sang, et que tôt ou tard il obtiendrait le funeste plaisir de s'y baigner.

Connaissant alors l'ennemi implacable qui me poursuivait, et voulant lui éviter un crime, je résolus de quitter la cour de Castille pour venir chercher, sous le toit héréditaire de mes aïeux, un asile contre la haine. Après avoir témoigné au roi ma vive reconnaissance pour ses bontés, et aux grands l'estime que m'inspiraient leur franchise et leur loyauté, je repris la route de France, lorsqu'en traversant une gorge de montagnes, j'entendis pousser des cris affreux: je m'élance du côté d'où partaient les gémissemens, et je reconnais, à ma grande surprise, le comte Rodolphe, qui luttait seul avec cou-

rage contre un loup furieux et affamé; en dépit de ses efforts et de son adresse, le malheureux allait succomber; quelques jeunes chevriers témoins de son danger, et effrayés du genre d'ennemi auquel il avait affaire, n'osant se mêler du combat, s'étaient contenté de pousser les gémissemens qui m'avaient attirés; à la vue du péril affreux qui menace le brave Castillan, j'unis le secours de mon bras à son courage; alors le combat devint plus égal, et j'obtins le bonheur de délivrer mon ennemi mortel de celui qui menaçait sa vie. Mon action, quoique simple, parut admirable à Rodolphe : Quoi? c'est vous qui m'avez sauvé, me dit-il quand nous fûmes maîtres du champ de bataille! Au moment où je cherchais à poursuivre vos pas, afin d'attenter à vos jours, vous conservez les miens! Ah!

recevez ici l'assurance de ma vive reconnaissance! oubliez, s'il est possible, ma haine injuste, mes lâches attentats, ne voyez que mon repentir, et croyez à la parole que vous donne ici Rodolphe de Sanpietro de publier en tous lieux la noble générosité de Roger de Ribeaucourt. Après cette scène touchante nous nous séparâmes, lui moins tourmenté, car le fardeau de la haine doit être bien pesant; et moi heureux d'avoir acquis un ami sincère, et d'avoir changé un fier et implacable rival en un véritable admirateur du pouvoir de la générosité.

O mon fils! s'écrie le vieux Edouard avec transport en le serrant contre son cœur paternel. Cher Roger, quel beau moment pour moi! Je couronne un fils chéri, et je fais passer le prix de la vertu dans les mains les plus

digues de le posséder. Oui, c'est à toi que la bague est due. Oswald, en arrachant à la mort son semblable, a rempli un devoir d'humanité. Raoul, en justifiant la confiance d'un ami, et en lui rendant ses trésors, n'a fait qu'une action conforme aux lois de la probité. Mais toi, mon cher Roger, en sauvant la vie au calomniateur de ta vertu, au persécuteur de tes jours, à l'ennemi enfin qui avait juré ta perte, tu as accompli le précepte le plus difficile et le plus glorieux de la morale chrétienne! rendre le bien pour le mal, et bénir ceux qui nous maudissent. A cette approbation flatteuse de sa conduite, Roger reçoit des mains de son juge la bague de leurs nobles ancêtres, et promet d'imiter en tout ses exemples. Un tournois général, suivant la coutume héréditaire de ces siècles de

chevalerie termina cette imposante cérémonie; la gloire de Roger y ſut chantée, et tous les vœux se réunirent pour son bonheur. Ainsi parla le barde vénérable de la forêt de Ribeaucourt; il s'enfonça ensuite dans l'épaisseur de sa sauvage retraite, en priant la jeune Voyageuse de trasmettre au monde qu'il avait quitté, l'histoire touchante d'Adèle de Ponthieu et de la bague d'émeraude.

CHAPITRE XX ET DERNIER.

Le Château de Longs.

POURQUOI fuyez-vous avec tant de rapidité, momens si rares et si courts du bonheur; à peine nous apparaissez-vous dans un nuage, que la perspective aérienne s'évanouit; nos vœux l'appellent en vain, elle a disparu sans retour. Pauvre Oïcoma! tu l'éprouves en cet instant, il faut quitter la terre fortunée qui offrit à tes regards de si touchans tableaux. L'heure du départ est déjà sonnée; muses inspiratrices qui l'avez guidée dans ses courses romantiques, votre tâche est remplie, et je vous vois reprendre l'essor vers les lieux sacrés que vous habitez; et toi, jeune

voyageuse, retourne à Témora reprendre les modestes travaux d'Arachnée, l'aiguille de Pallas, le fuseau des filles de Minée. — Oui, les soins obscurs et paisibles du ménage ne sont pas sans attraits pour toi, et la cabine solitaire n'aura point perdu ses charmes pour ton cœur, au retour des habitations pompeuses de la grandeur; mais avant de dire un long adieu aux bords de la Somme, oublieras-tu dans ton dernier chant ce séjour magnifique qu'une personne remplie de goût, de finesse et d'esprit, a si bien nommé le *Versailles de la Picardie?* Après avoir décrit les sites rians, les beaux châteaux, les ruines abandonnées, les hameaux tranquilles, les abbayes détruites, les souvenirs historiques, n'auras-tu pas encore un hommage à rendre aux rivages fortunés de Longs

qu'embellit la main des arts, celle de la nature, et où l'on trouve réuni tout ce qui peut plaire à l'œil, charmer l'esprit, attacher le cœur. L'architecture de Longs est moderne: dans le temps des guerres funestes des Anglais, on démolit beaucoup de châteaux ; celui-ci éprouva le même sort; l'ame sensible qui se rappelle que la vertueuse reine Aliénor l'habitait avec son époux, regrette qu'il ne soit pas resté de ruines de cette antique maison royale; avec quel plaisir on parcourrait ces lieux remplis du souvenir du plus beau dévouement, et de la reconnaissance de l'heureux Edouard (1)! avec quels délices sur-

(1) Edouard premier étant à la Terre-Sainte, reçut une blessure au bras, d'une flèche empoisonnée; on désespéra de ses jours s'il ne se trouvait un ami assez gé-

tout on fixerait les regards sur l'image de cette nouvelle Alceste si elle se fût conservée jusqu'à nos jours; mais le terrible fléau de la guerre qu'inventa l'ennemi destructeur des hommes, a exercé ses ravages sans pitié sur ce lieu consacré par le plus doux sentiment, et aucune trace ne nous en est restée; la nature seule y est toujours aussi belle, aussi pittoresque, aussi riante; et ceux qui viennent l'admirer dans son plus beau sanctuaire verront, par ce rapprochement, que Longs fut destiné de tout temps à voir réunie dans son enceinte la grandeur à la vertu. Les jardins plantés avec un goût exquis, favorisés encore par la

néreux ou un sujet assez fidèle pour exprimer avec ses lèvres le venin mortel; la reine Aliénor ne voulut laisser ce soin à personne, et sauva ainsi son époux.

nature du terrain qui s'était formé de lui-même une tournure anglaise, sont embellis et vivifiés par la Somme. On n'y voit aucune de ces ruines d'un jour, ni de ces ponts inutiles sur un filet d'eau, ni de ces cascades ridicules alimentées par une pompe, ni de ces cabinets rustiques où la mollesse se cache sous la mousse ; ni de ces kioskes enfans transplantés de de l'Asie, qui ne peuvent avoir, dans les habitations des particuliers, ni la grâce, ni la majesté de ceux des sultans : on n'y voit enfin aucun de ces hochets ridicules qui n'attestent que la vanité de ceux qui les adoptent, et le mauvais goût de ceux qui les exécutent ; à leur place, il y a des prairies verdoyantes, des vergers immenses, un potager fertile, des salles d'une verdure toujours fraîche ; et au milieu d'une pelouse charmante,

à l'entrée d'un rocher immense, que la nature creusa de ses mains, et dont elle sembla vouloir faire une glacière, le respect filial a placé la tombe d'un ancêtre chassé de l'abbaye dont il fut fondateur; celui qui avait procuré un asile à tant d'infortunés, n'en aurait pas eu lui-même pour sa dépouille mortelle, si un de ses descendans ne l'eût recueilli dans sa dernière indigence, et ne l'eût placé dans un séjour tranquille; le trophée de ses armes est encore appendu, comme dans les siècles chevaleresques, devant son effigie. Ce monument, bien différent de ceux dont parle M. Delille (1), inspire une religieuse mélancolie; l'imagination se

(1) Cercueil factice. — Ces urnes sans douleur, qu'érigea le caprice. — Les jardins.

plaît à faire revivre, auprès du tombeau de cet antique chevalier, tous les exploits dont il fut le témoin et le héros. Suivit-il ses frères d'armes et leur souverain dans une contrée infidèle? peut-être son âme troublée à la vue des restes mortels du plus grand des monarques, n'aura-t-elle pu se défendre de mêler ses pleurs au sang dont l'Idumée fut rougie; combattait-il avec Bayard, à la fameuse journée de Ravennes? ou suivit-il François 1er dans la captivité d'une terre étrangère? Lève-toi, ombre illustre! sors de la poussière du tombeau, et satisfais mon avide curiosité; confie, à ma mémoire fidèle, le précieux dépôt de ta gloire. Mais tu ne me réponds pas; le Silence, comme a dit Ossian, habite ta demeure : paix à la mémoire d'un guerrier; repos éternel à sa cen-

dre. Sortant ensuite de l'enceinte qui lui est consacrée, jetons encore un coup d'œil sur le paysage riant qui m'entoure; je trouve que la situation de Longs ainsi que celle de Ville sont les plus favorables pour donner des fêtes à la fois élégantes et champêtres; la nature en ferait presque tous les frais : l'art n'aurait pas besoin de se montrer beaucoup; il n'aurait qu'à aider un peu, voilà tout; cependant je n'ai point entendu dire qu'on eût envie d'en donner jamais de brillantes. J'en éprouve de la surprise, mais je n'en suis pas fâchée, parce que cela s'accorde bien avec ma manière de voir; c'est à regret que, dans une campagne pauvre et solitaire, j'entendrais raconter les détails d'une fête dispendieuse. Si j'avais un château, les réunions tumultueuses et les jeux bruyans n'approcheraient jamais de

mon enceinte; j'aurais un autre moyen de célébrer le jour de ma fête ou bien l'anniversaire de ma naissance : le son des intrumens, les chants de l'allégresse ne l'annonceraient pas aux hameaux voisins; mais les bénédictions du pauvre et les vœux de la reconnaissance s'y feraient entendre; les échos d'alentour ne retentiraient pas des chalumeaux des bergers, ni la verte prairie de mon parc ne serait pas foulée par les danses des bergères. Je dirais à mes vassaux étonnés : Mes amis, il est un autre moyen de célèbrer ce jour qui me donna à vous, et me remis le soin de votre bonheur; ce moyen, que lui-même me dicte, satisfera plus vos cœurs et le mien; séchons les pleurs des malheureux; que le pauvre soit soulagé; que l'indigent ne connaisse plus l'envie; et qu'en voyant autour de lui le

spectacle de toutes les vertus, le méchant cesse de l'être! O quelle joie pure et naïve je goûterais au milieu de vous, lorsqu'en parcourant mes vastes domaines, je trouverais partout la trace de mes bienfaits! lorsque je verrais que le toit du pauvre est réparé; que l'indigent reçut des secours; que la veuve trouva un asile; l'orphelin, un appui: croyez-vous que cette fête, d'un genre nouveau, ne laisserait pas dans l'ame de ceux qui l'auraient ordonnée et de ceux qui en auraient joui, un plaisir plus vif et plus doux en même temps que toutes celles que l'orgueil commande, que le luxe embellit, dont la fatigue est le résultat, et que souvent le remords précède? Riches de la terre! heureux du siècle! c'est à vous que la Jeune Voyageuse lègue ce voeu de son cœur, plus encore qu'un rêve de son imagination;

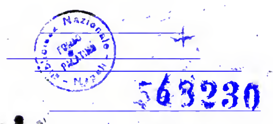
le réaliser ne sera jamais en son pouvoir, puisqu'elle a perdu les biens de la fortune, les charmes de l'opulence, les illusions même de l'espérance ; mais si la description de ses courses peut vous inspirer le desir de le réaliser, elle ne croira pas avoir tout perdu ; le soulagement des infortunés deviendra une douce récompense de ses travaux littéraires, et le prix le plus flatteur que puisse obtenir Oïcoma.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES.

Fin de la Table des Chapitres.



De l'imprimerie de Madame veuve JEUNEHOMME, rue de Sorbonne, nº 4.



